

Les ennemis de
la LIBERTÉ
n'ont pas droit à
la LIBERTÉ!

LE JOUR

INDÉPENDANT POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Directeur-Fondateur: Jean-Charles Harvey

Administration et rédaction, 180 est, rue Sainte-Catherine (suite 44), Montréal
Case postale 20, Station "N" — Tél. *Plateau 8471

Rédacteur en chef: Emile-Charles Hamel

22 août 1942

Aussi longtemps
que les choses iront
systématiquement
mal, je continuerai
systématiquement
à dire qu'elles ne
vont pas bien —
Henri ROCHEFORT

LE MEXIQUE DOIT-IL NOUS SERVIR D'EXEMPLE?

PARADIS DES FOUS

Au cours d'un banquet qu'on lui offrait la semaine dernière, un avocat plus remarquable par ses désirs démagogiques que par son sens des réalités, déclarait en substance que la meilleure façon de créer un Etat français dans le Canada serait d'acheter ou d'exproprier un certain nombre de grandes corporations, plus particulièrement celles qui exploitent des services d'utilité publique.

Observons d'abord que, l'Etat français, nous l'avons déjà. Nous l'avons déjà s'il faut considérer comme tel un pays qui possède tous les éléments d'une vie nationale qui lui est propre et toutes les institutions caractérisées par sa culture et le libre exercice d'un ensemble de droits fondés sur l'origine raciale. La province de Québec, que d'aucuns se plaisent à appeler le Canada français, est sûrement ce pays-là, et il ne pourrait l'être davantage que par l'accomplissement d'un séparatisme physique, qui n'est pas désirable, suivant de près la pratique d'un séparatisme moral, intellectuel et, disons le mot, lauréatien, que nos groupes ultra-nationalistes cherchent à intensifier par tous les moyens. Quant à nous, nous repoussons l'un et l'autre, parce que nous avons accepté le Canada tout entier pour notre patrie et que nous avons la certitude qu'un Etat séparé ferait de nous et de nos compatriotes les habitants d'une petite puissance de vingtème ordre à la merci de voisins plus nombreux et plus forts. Nous serions écrasés entre l'enclume et le marteau. Nous avons opté depuis longtemps pour la coopération avec le monde nord-américain et pour l'adaptation aux conditions de vie d'un continent appelé à former la plus grande civilisation de notre époque et de la génération qui suivra la nôtre. Si nous ne savons pas collaborer à ce mouvement historique qui marque la naissance d'un monde nouveau, il ne restera à peu près rien de notre Etat français dans cent ans.

Il resterait en outre à prouver que les Canadiens de langue française seront plus riches, plus heureux et plus libres lorsqu'on aura remplacé les industriels, chef d'entreprises et hommes d'affaires des corporations privées par quelques milliers de fonctionnaires de pure race. Après avoir pris un intérêt considérable aux diverses expériences du genre, dans notre vaste monde, je commence à croire moins fermement qu'autrefois en

Jean-Charles HARVEY

Avec le sourire

Remember

Le 28 mars courant notre confrère "La Victoire" (Montréal) publiait l'écho suivant sous le titre: "Un Nazi à l'Ambassade de Vichy".

Le nouveau conseiller à l'ambassade de Vichy à Washington, Léon Marchal, celui qui est arrivé dernièrement pour demander des vivres "pour la France", peut se vanter d'avoir deux neveux à l'Etat-major nazi.

Marchal, anciennement un prêtre, a marié à Riga une Allemande — la fille d'un général allemand — et la nièce du général Brauchitsch.

Ces relations lui ont valu l'élévation phénoménale du poste de vice-consul de Vichy ici à Montréal, à celui de Conseiller à l'ambassade à Washington.

Il y a quelques mois, un livre sur Hitler est paru en France. Il portait la signature de l'abbé Poisson.

Il décrivait Hitler comme "un homme avec les dessins d'un saint", et "le futur empereur de l'Europe".

Un compte de banque fut ouvert pour l'abbé Poisson à une banque à Paris.

Un journaliste américain a découvert que c'était M. Marchal qui signait les chèques pour ce compte.

Quel nouvel avancement attend M. Léon Marchal?

Ceux de Dieppe

La Ligue pour la Défaite veut nous persuader qu'elle représente l'unité du Québec. Les Canadiens français de Dieppe, ceux qui ont débarqué sur le sol de France, viennent de lui infliger un cinglant démenti. Cinglant et sanglant.

INSOMNIES

Une colonne du "Devoir" le soir, avant de se coucher.
SUCCESS ASSURE
(Usage externe)

Georg Peltier's Drug
Store Ltd.
Seul Fabricant

Ristel sauvé des eaux

Une lectrice nous communique ce sourire indicatif de l'état d'esprit d'Ottawa à l'égard du héros de l'aventure:

"Connaissez-vous la nouvelle? M. Ristelhueber, toujours en villégiature à Kingsmere près d'Ottawa est tombé dans l'eau, il y a quelque temps.

Tel, Moïse, il fut sauvé des eaux, non par une princesse égyptienne, mais par trois écoliers canadiens qui péchaient par là...

Débordant de reconnaissance, l'Ambassadeur de Vichy offrit au plus petit (10 ans) la récompense de son choix.

— "J'aimerais bien un petit 'pony'!" lui fut-il timidement demandé.

— Rien que cela? Tu auras ton "pony" mon ami.

— Et qu'aimeriez-vous comme souvenir de votre acte de bravoure jeune homme? (celui-ci a 14 ans).

— "Oh! moi, une bicyclette s.v.p."

— Vraiment, vous n'êtes certainement pas exigeant et comptez sur moi, vous aurez votre vélo... et s'adressant au dernier... — et vous mon brave que ferai-je pour vous?

Dix-huit ans.

— Rien, je crois, pourtant j'aurais bien aimé qu'on me fît des Funérailles Militaires, car c'est tout ce qu'il faudra si mon père apprend que je vous ai sorti de là...

Parfois utiles

Les Allemands ont beau mépriser les Juifs, ils trouvent parfois qu'ils ont du bon. M. E. van d'Elden, ancien trésorier de la Chambre de Commerce des Etats-Unis à Francfort-sur-le-Main, arrivait en Amérique à bord du "Drodingholm" avec d'autres Américains apatrisés, a révélé qu'en Allemagne, les déserteurs de l'armée nazie revenus au front russe portent au bras un brassard avec l'étoile de David, afin de ne pas être arrêtés et fusillés. Cela oblige la gestapo à faire une revue complète de tous les jeunes Juifs de Berlin.

En invitant ses compatriotes à imiter les procédés révolutionnaires du Mexique d'hier, M. René Chaloult ignore-t-il que ce pays a reconnu son erreur et fait actuellement appel aux capitaux américains? — Et la persécution religieuse?

Dans le discours qu'il prononçait devant une assemblée de sectaires, mercredi dernier, le 12 août, M. René Chaloult faisait la déclaration suivante:

"Il faut imiter l'exemple du Mexique, qui s'est dégagé de l'empire des trusts en expropriant avec éclat tous ses puits de pétrole. Est-ce que nous, fils de Français, ne vaudrions pas ces fils d'Indiens?"

L'auteur de ces paroles s'est-il donné la peine d'examiner les résultats obtenus, au Mexique, par l'expropriation des diverses corporations dont le capital de provenance étrangère, pouvait seul développer les pétroles de ce pays? S'est-il rendu compte que les Mexicains n'ont réellement pas bénéficié de cette mesure révolutionnaire, à laquelle ils n'étaient nullement préparés? A-t-il étudié les difficultés sans nombre auxquelles s'est buté le gouvernement mexicain, quand il s'est agi de vendre du pétrole sur des marchés qu'influençaient le souvenir des expropriations récentes? Les pertes qu'a subies, de ce fait, le Mexique sont énormes.

Ce pays n'a pas tardé à se rendre compte que le capital étranger lui était indispensable. Il s'est repenti d'avoir semé la défiance chez les "investisseurs" américains et britanniques. Comment pouvait-il aller frapper à la porte de ces derniers, quand il les avait chassés? Les Mexicains avaient été, eux aussi, endoctrinés par des groupes de nationalistes, qui agitaient sans cesse devant leurs yeux l'épouvantail de l'impérialisme américain. Certes, de graves abus existaient sous ce régime; des corporations ne laissaient pas au Mexique assez de salaires et de taxes en compensation des ressources pétrolières qui leur avaient été cédées; il était à craindre que les influences économiques fussent trop impérieuses auprès du gouvernement mexicain. Mais le remède efficace ne pouvait se trouver dans un acte spoliateur, qui n'avait d'autre résultat que d'aliéner au Mexique des sympathies et secours nécessaires.

La preuve, c'est que ce pays, depuis plusieurs années déjà, a exprimé le désir de recourir encore intensément au capital étranger. Le 9 juillet 1941, alors que je prenais part, à Chicago, à un congrès sur la solidarité inter-américaine, j'écoutais une conférence de M. Eduardo Villaseca, directeur de la Banque Générale du Mexique. Il disait entre autres: "Par suite de la dislocation du commerce extérieur en cette guerre, ou bien l'Amérique latine doit se priver des marchandises ou des services des Etats-Unis, ou bien les Etats-Unis doivent aider l'Amérique latine à se récupérer et accroître son pouvoir d'achat. La meilleure façon d'en arriver là est, pour les Américains, de faire des placements dans l'Amérique latine... Le placement du capital privé dans ces pays devrait avoir surtout pour but leur développement économique... Les 'investisseurs' privés peuvent éviter les difficultés du passé (l'orateur faisait sans doute allusion aux expropriations) s'ils veulent bien s'abstenir d'exiger des privilèges excessifs, des monopoles, des barrières douanières exagérées. Ils devraient coopérer davantage avec les nationaux des pays ainsi développés par leur capital."

Depuis, le besoin des capitaux de l'extérieur s'est fait sentir plus durement encore chez les Mexicains. Par suite de ce besoin, l'incident des pétroles s'est réglé par la reprise cordiale des relations commerciales et industrielles entre le Mexique et les Etats-Unis. Dans le New York Times du 26 avril dernier, on pouvait lire: "Le règlement de la vieille querelle des pétroles, qui durait depuis quatre ans, coïncidant avec l'entente financière conclue avec Washington et annoncée le 7 avril, est censé écarter le dernier obstacle à cette coopération économique qui marquera la contribution du Mexique à la cause démocratique."

Cela produira une relation plus étroite entre le développement économique du Mexique, dont dépend sa destinée, et celui des Etats-Unis, puisque l'expansion industrielle de ce pays latin se fera avec du capital américain et aura pour débouché le marché américain.

Les industriels et les ouvriers également implorent le secours des Etats-Unis, et Washington a fait son possible pour leur procurer... Les chefs du travail organisé, qui avaient l'habitude de protester très haut contre le prétendu impérialisme américain, semblent maintenant disposés à coopérer avec le programme des Etats-Unis."

Après de tels événements, il reste peu de chose du discours de M. Chaloult. Celui-ci est allé au Mexique en touriste. Qu'y a-t-il vu? Des paysages magnifiques? Qu'y a-t-il entendu? Des personnages trop novices en matière économique pour prévoir les inconvénients funestes d'un acte de violence inconsidéré. L'avocat québécois aurait dû refaire son voyage mexicain à l'heure des grandes déceptions.

J.-Ch. H.

Citation d'actualité

A des journalistes de robe courte

par Victor Hugo

Notre excellent confrère "Le Devoir" a publié le 13 août, sous le titre de "Dédié à des plumitifs calomnieux", un court poème (voire page 6) dû à l'immense talent de Victor Hugo. Cependant "Le Devoir" n'a pas dit à qui Victor Hugo avait pensé en écrivant ces vers. Nous réparaons bien volontiers cette omission, sans doute involontaire du "Devoir", trop heureux d'être agréable à notre confrère en publiant le poème qui précise la pensée de Victor Hugo.

Parce que, jargonnant vèpres, jeûne et vigile,
Exploitant Dieu qui rêve au fond du firmament,
Vous avez, au milieu du divin Evangile,
Ouvré boutique effrontément;

Parce que vous seriez prendre à Jésus la verge,
Cyniques brocanteurs sortis on ne sait d'où,
Parce que vous allez vendant la sainte Vierge,
Dix sous avec miracle, et sans miracle un sou;

Parce que vous contez d'effroyables sornettes
Qui font des temples saints trembler les vieux piliers;
Parce que votre style éblouit les lunettes
Des duègnes et des marguilliers;

Parce que la soutane est sous vos redingotes,
Parce que vous sentez la crasse et non l'oielet,
Parce que vous bâclez un journal de bigotes
Pensé par Escobar, écrit par Patouillet;

Parce qu'en balayant leurs portes, les concierges
Poussent dans le ruisseau ce pamphlet méprisé;
Parce que vous mêlez à la cure des cierges
Votre affreux suif vert-de-grisé;

Parce qu'à vous tout seuls vous faites une espèce,
Parce qu'enfin, blanchis dehors et noirs dedans,
Criant mé culpa, battant la grosse caisse,
La boue au coeur, la larme à l'oeil, le fièvre aux dents,

Pour attirer les sots qui donnent tête-bêche
Dans tous les vils panneaux du mensonge immortel,
Vous avez adossé le tréteau de Bobèche
Aux saintes pierres de l'autel,

Vous vous croyez le droit, trempant dans l'eau bénite
Cette griffe qui sort de votre abject pourpoint,
De dire "Je suis saint, ange, vierge et jésuite,
J'inuite les passants et je ne me bats point."

O pieds plats! votre plume au fond de vos masures
Griffonne, va, vient, court, boit foudre, rend du fiel,
Bave, égratigne et crache, et ses éclaboussures
Font des taches jaunes et sales au ciel!

Votre immonde journal est une charrette
De masques déguisés en prédictions camus,
Qui passent en prêchant la cohue ameutée
Et qui parlent argot entre deux oreilles.

services des Etats-Unis, ou bien les Etats-Unis doivent aider l'Amérique latine à se récupérer et accroître son pouvoir d'achat. La meilleure façon d'en arriver là est, pour les Américains, de faire des placements dans l'Amérique latine... Le placement du capital privé dans ces pays devrait avoir surtout pour but leur développement économique... Les "investisseurs" privés peuvent éviter les difficultés du passé (l'orateur faisait sans doute allusion aux expropriations) s'ils veulent bien s'abstenir d'exiger des privilèges excessifs, des monopoles, des barrières douanières exagérées. Ils devraient coopérer davantage avec les nationaux des pays ainsi développés par leur capital."

Depuis, le besoin des capitaux de l'extérieur s'est fait sentir plus durement encore chez les Mexicains. Par suite de ce besoin, l'incident des pétroles s'est réglé par la reprise cordiale des relations commerciales et industrielles entre le Mexique et les Etats-Unis. Dans le New York Times du 26 avril dernier, on pouvait lire: "Le règlement de la vieille querelle des pétroles, qui durait depuis quatre ans, coïncidant avec l'entente financière conclue avec Washington et annoncée le 7 avril, est censé écarter le dernier obstacle à cette coopération économique qui marquera la contribution du Mexique à la cause démocratique."

Cela produira une relation plus étroite entre le développement économique du Mexique, dont dépend sa destinée, et celui des Etats-Unis, puisque l'expansion industrielle de ce pays latin se fera avec du capital américain et aura pour débouché le marché américain.

Les industriels et les ouvriers également implorent le secours des Etats-Unis, et Washington a fait son possible pour leur procurer... Les chefs du travail organisé, qui avaient l'habitude de protester très haut contre le prétendu impérialisme américain, semblent maintenant disposés à coopérer avec le programme des Etats-Unis."

Après de tels événements, il reste peu de chose du discours de M. Chaloult. Celui-ci est allé au Mexique en touriste. Qu'y a-t-il vu? Des paysages magnifiques? Qu'y a-t-il entendu? Des personnages trop novices en matière économique pour prévoir les inconvénients funestes d'un acte de violence inconsidéré. L'avocat québécois aurait dû refaire son voyage mexicain à l'heure des grandes déceptions.

Suite à la page 2

NOUVEAUX SPARTACUS

"Bientôt, j'en ai l'irrésistible pressentiment, nous connaîtrons une éclatante et glorieuse libération."

C'est ainsi que Me Chaloult a terminé son discours au cours d'une manifestation politique "presque" sans précédent. Ce "presque" restrictif est de l'organe officiel de la Ligue pour la Défaite du Canada.

Ce discours public, et parce que tel, est la propriété de tous, et bien davantage encore de ceux qui l'ont entendu. On peut donc l'examiner, le commenter et même le critiquer. Il est vrai que de l'avis d'au moins mille cinq cents personnes, il est à l'abri de toute critique. Quant à moi, ayant payé ma place je dirai ce que je pense car, la critique, "C'est un droit qu'à la porte on achète en entrant".

Donc, nous (?) connaîtrons bientôt une éclatante et glorieuse libération. De quoi? de quoi? les orateurs ne "nous" l'ont pas dit au juste, mais en reprenant le compte rendu du banquet, peut-être le lecteur avisé le devinera-t-il.

Or donc, (si nous en croyons l'organe officiel de la Ligue pour la Défaite du Canada), poursuivi pour avoir tenu de "prétendus" propos séditieux, Me Chaloult fut acquitté. On lui offrit un banquet au marché Atwater. "L'enceinte était tellement bondée que les tables disparaissaient sous la foule. On ne voyait que des têtes..." mais de cervelles, point, — aurait dit le fabuliste. Il y avait donc là 1,500 têtes, mais bien qu'on ne vit qu'elles, il est à présumer qu'assistaient également au banquet au moins 3,000 pieds.

"Le repas fut frugal", nous dit-on. Tu parles, et pour un banquet, c'est-à-dire selon Larousse "un festin solennel et somptueux", c'était plutôt juste, sinon par le prix, tout au moins par l'ordonnance. Comme quoi on peut ne pas dîner et sentir quand même son banquet vous rester sur l'estomac.

Il est vrai que l'on pouvait manger des yeux quelques jolies femmes et boire aux sources de l'éloquence qui coula à flots.

"Prudence est mère de sûreté" et "deux précautions valent mieux qu'une" ce qui nous valut la lecture des discours. Pas une ligne sur la guerre. Pour ces messieurs il n'y a pas de guerre. La guerre, KéKaKaKa? Occupons-nous de nos petites affaires, de nos petites combines, de nos petites salades. Nous sommes quinze cents et nous ferons du bruit pour quatre, c'est-à-dire pour trois millions. En bref, au banquet:

Suite à la page 2

Marcel-H. ESTIENNE

Avec le sourire

Amabilités

"Un journal montréalais fait l'honneur de la page frontispice de son supplément à l'une des femmes d'un divorce célèbre. C'est être, d'une façon un peu particulière, irrévocablement dévoué aux intérêts catholiques."

Signé: Le Grincheux.

Soufflons une réponse au dit journal montréalais. Qu'il demande au Grincheux (du Devoir) pourquoi dans son journal il n'y a pas de bénédictions et les pour M. Pétain, mari légitime d'une divorcée?

Du même

Un type du JOUR (C'est le Devoir qui parle), un pauvre type... qui signe Marcel H. Estienne... parle du sénateur Maxime Raymond... il ne signe pas de son nom... les gens de son origine ethnique ne pèchent jamais par délicatesse.

Signé: Le Grincheux.

Le pauvre type que je suis s'excuse auprès du Devoir d'avoir donné du sénateur à M. Raymond, — Maxime pour les dames. M. Raymond n'est que député, pour l'instant. Quand ce "véritable chef" sera Président de la République Laurentienne, je lui donnerai de l'Excellence et même de la Majesté s'il le désire. Je ne cherche qu'à être agréable au beau monde.

Je ne signe pas de mon nom? Ceci reste à prouver et on pourrait toujours engager un petit pari. Je parierai bien aussi que "Le Grincheux" est le véritable nom de l'auteur du petit machin que l'on a lu: autrement ce ne serait plus de jeu.

Quant à l'"origine ethnique", pas tant de périphrases, cher Le Grincheux. Dites ce qui vous trotte de par le crâne: on s'expliquera ensuite; en bons copains.

M. H. E.

La tragi-comédie d'un peintre

Il y a quelques semaines, des bambins voyaient, dans une église, la mince silhouette d'un jeune

homme dont l'allure leur parut louche. Il avait quelque chose d'étrange. Il regardait les murs, s'arrêtait devant des tableaux, se plaçait à différents angles et restait pensif. Les bambins trouvaient que cet homme n'était pas comme les autres. D'autant plus qu'il tenait à la main un petit couteau mystérieux.

Or vers ce temps-là, quelques pièces d'un, de cinq, et peut-être même de dix cents, disparurent du tronc destiné à recevoir les aumônes. Les gens de l'endroit où se passait cette scène ne sont pas riches. Toutefois, un sacrilège épouvantable venait d'être commis, puisqu'on avait enlevé l'argent du bon Dieu.

Les bambins ne tardèrent pas à imaginer que l'homme à la mine louche était le coupable. "Nous avons vu un 'bomme' dans l'église avec un poignard dans la main", dirent-ils. Le fameux "bomme" fut arrêté pour vol et sacrilège. Le vol, ça va, mais le sacrilège, pensez-y! Ce n'est pas très grave de voler une pièce de dix cents à une veuve qui n'aurait que cela pour acheter du pain, mais voler dix cents au bon Dieu, qui a tout l'univers à sa disposition, c'est bien plus sérieux, allez! Quoi qu'il en soit, le "bomme" fut traduit devant un tribunal québécois. En attendant son procès, incapable qu'il était de trouver caution, il passa quatorze jours en prison.

Et puis, quand il revint devant le juge, on s'aperçut qu'il était innocent. Et il fut acquitté.

Le jeune "bomme" n'était autre qu'un jeune peintre de chez nous, Miguel Laforest. Le couteau qu'il avait à la main servait à aiguiser les crayons et non à ouvrir le tronc des pauvres.

Mais si nous nous appelons Miguel Laforest, nous trouverions une source d'inspiration même dans la prison.

Lisez

"L'ENDORMEUR"

(Edition du "Devoir")

Soixante-neuf volumes reliés en veau

En vente partout, en lecture nulle part.

PARADIS DES FOUS

— Suite de la première page —

L'existence de ces paradis imaginaires, qu'il faut parfois appeler les paradis des fous.

Je sais bien que l'on a déjà injecté à notre monde malade de très fortes doses de socialisme. La guerre actuelle a accéléré le rythme de cette cure violente. Quiconque nous eût affirmé, il y a quatre ans, que le jour était proche où personne que l'Etat ne réglerait le salaire, l'emploi ou l'embauchage, le passage de chaque travailleur d'une tâche à l'autre, d'une usine à l'autre, la distribution des bonus, la création de nouvelles industries, l'usage de certains produits... et le reste, celui-là se serait attiré des quolibets. Et il aurait été désigné à l'examen des aliénistes quand il aurait prédit une sorte de conscription de la richesse par l'impôt sur le revenu poussé à son extrême limite. Il est certain que ces mesures, qui sont dans la ligne pratique du socialisme, vont habituer les gens à un tel régime et qu'elles seront plus ou moins continuées après la guerre, à cause des problèmes infiniment complexes que suscitera la démobilisation. Pour cette raison, on peut affirmer sans crainte que nous entrons dans une ère où la première partie de notre vie contrastera étrangement avec la dernière.

Il s'agit ici d'un fait mondial et non pas d'un fait national. Une lutte sauvage est engagée entre l'individu et l'Etat, entre la liberté de la personne humaine, dans tous les domaines, y compris l'économique, et la domination des corps publics sur toute activité réalisée dans la communauté, entre la poussée de l'esprit et de l'instinct de chacun vers les créations de toute sorte, et l'ordonnance systématique de toutes choses par un pouvoir prétendant agir au nom de l'ordre et du bien commun, entre les forces vraiment progressives, qui sont des faits individuels, et les forces stabilisantes, qui sont le fait des lois sociales embrassant tous les champs d'action à la fois, entre l'incertitude des grands et beaux risques et la sécurité réclamée par l'immense majorité des faibles, des inadaptés, des malchanceux, des purs idéalistes et des rêveurs, tous assurés de l'appui des démagogues et apparentés-dictateurs.

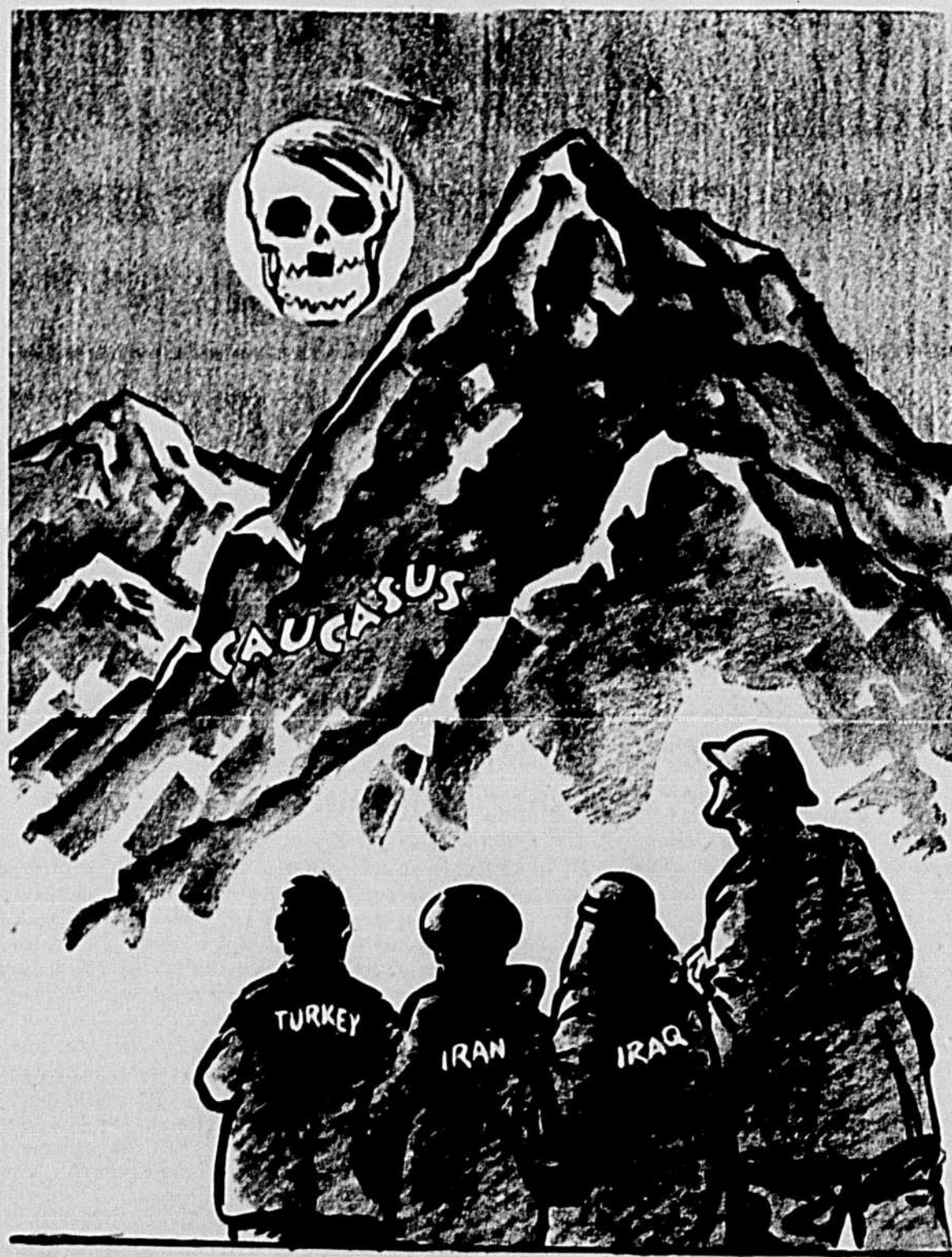
Tel est le fait universel. Et je ne saurais dénoncer avec assez d'énergie cet avocat qui prend des poses à la Jeanne d'Arc, pour exploiter ce fait formidable au simple point de vue racique. Il faut avoir un talent spécial de rapetissement pour réduire le problème à d'aussi étroites frontières. Car la bataille engagée entre le monde dit capitaliste et le monde naissant de l'étatisation — qu'on entende ce mot dans son sens le plus large — ne se borne ni à la province de Québec ni à une petite communauté de trois millions d'habitants.

On a d'ailleurs tort de chercher à inspirer la haine contre un régime auquel l'Amérique doit énormément, y compris la province de Québec. Les grandes entreprises que l'on conseille d'exproprier et dont on veut, en conséquence, chasser les chefs et propriétaires, sont nées chez nous et s'y sont développées au moment où il ne pouvait être question d'aucun autre régime. Non seulement on ne connaissait rien des autres systèmes, mais nous n'avions ni le capital ni les connaissances ni la technique nécessaires pour exploiter nos ressources. Nos divers gouvernements sont non seulement, à ce point de vue, sans reproches, mais ils ont empêché la "race" de mourir de faim. Nous concevions difficilement l'existence de notre groupe ethnique sans l'apport des capitaux anglais ou américains, sans les industries principales de Montréal et de Québec, de Trois-Rivières, de Shawinigan, de Grand-Mère, du lac Saint-Jean, des Cantons de l'Est et de nombreux autres centres, dont la vie, sans cela, serait traînante et anémique. L'industrialisation des Etats-Unis a commencé avant la nôtre, et elle a exercé sur nos compatriotes un attrait si puissant qu'elle a absorbé un million d'entre eux dans l'espace de quelques années. La plupart des centres de la Nouvelle-Angleterre sont peuplés de Canadiens d'origine française. Cette saignée formidable n'a cessé qu'à partir du moment où sont venus chez nous ces prétendus "spoliateurs" qui ont forgé le Québec industriel et qui voudraient maintenant chasser, sous une vague de réprobation, des nationalistes ignorants et sectaires. Entre ces sauveurs de race, qui ne nous ont rien donné que des discours patriotiques, depuis cinquante ans, et les vrais sauveurs de race qui nous ont procuré de quoi vivre, de quoi garder nos gens chez nous, notre choix est facile.

N'allez pas croire que je sois favorable à un libéralisme économique sans frein. L'Amérique doit beaucoup à ce libéralisme, qui fut, durant un siècle, le bienfait des terres nouvelles d'un monde nouveau. Les Etats-Unis en sont un exemple typique. Aucun pays n'a connu de progrès comparables à ceux des Américains. Depuis vingt-cinq ans, les plus grandes nations du globe se sont inspirées de l'américanisme au point de vue matériel. Les expériences russes, allemandes et japonaises, en ce qu'elles ont de plus efficace, en ce qu'elles peuvent contenir de bienfaisant en temps de paix, auraient été impossibles sans l'application et le perfectionnement des méthodes américaines. Et ces méthodes étaient exclusivement le fruit du libéralisme. Il est vrai qu'on s'en sert aujourd'hui pour détruire notre civilisation, mais ce ne sont sûrement pas les Américains qui l'auront voulu. On dit maintenant que ce libéralisme a fait faillite. Hélas! nous appuyons plutôt sur nos faillites que sur nos réussites. Admettons cependant que ce régime, en se développant outre mesure a produit des problèmes cuisants, des erreurs coupables, parfois des monstruosités. L'accumulation des richesses entre quelques mains, les longues années de chômage, la faim sévissant dans des milliers de familles en une société capable de produire trois fois plus que nous en avons, l'abandon des faibles à leur triste sort, la misère des classes moyennes, voilà autant de maux que n'a pas eu prévoir à temps une humanité trop portée à mettre les valeurs matérielles au-dessus des valeurs morales ou spirituelles.

L'après-guerre ramènera la crise avec son douloureux cortège. L'Etat, habitué à tout gérer, à tout diriger, à tout ordonner, se servira sans doute des procédés de guerre pour régler les problèmes de la paix. Rien ne saurait l'empêcher. Jusqu'à quel point doit aller cette socialisation? Ou bien l'individu sera soumis à l'Etat dans tous ses mouvements, et alors, nous connaîtrons, avec la perte de nos libertés, un arrêt de tout progrès, de tout élan civilisateur; ou bien nous resterons libres, et nous serons exposés aux malheurs d'avant-guerre. Voilà ce que l'on dit, ce

Lever de Lune



Le Mexique doit-il nous servir d'exemple?

— Suite de la première page —

Cela nous aurait épargné sa puérile envolée sur les descendants des Indiens du Mexique et les descendants des Français.

Les Mexicains ne sont pas les seuls à demander du capital étranger. Le Chili recherche avidement l'argent qui lui manque. Lorsque je rencontrais, l'an dernier, à Chicago, des représentants de tous les pays l'Amérique latine (l'Argentine exceptée) je me suis rendu compte jusqu'à quel point tous et chacun d'eux recherchent les capitaux de l'extérieur pour créer leur armature industrielle et commerciale.

Telle est la leçon des faits. Cette leçon ne date pas d'hier. Toute l'histoire du monde démontre avec éclat que les pays nouveaux, dont les ressources sont inexploitées, faute d'argent et de formation technique, ont été bâtis entièrement par l'aide étrangère. Et la province de Québec, sauvée de la misère totale par cette aide, dans un passé très récent, a besoin, pour longtemps encore, des services de ses voisins.

Revenons au Mexique. Puisque ce pays nous est offert en exemple, devons-nous imiter les persécutions religieuses qui y ont sévi? On sait qu'il n'y a pas eu beaucoup d'intervalle entre les expropriations des pétroles et la confiscation des biens ecclésiastiques. Le Mexique, comme la province de Québec, était très religieux. N'empêche que les grands domaines de l'Eglise n'ont pas échappé à la rapacité d'un gouvernement avide de prendre ces richesses sous prétexte d'intérêt commun. Tous les prêtres étrangers furent chassés du Mexique en 1926.

que l'on pense. N'y aurait-il pas un moyen terme? Jusqu'ici, les esprits les plus éclairés que j'ai pu consulter là-dessus ne m'ont donné aucune réponse satisfaisante. Je crois pourtant qu'après avoir gagné la guerre et refoulé les forces d'asservissement représentées par l'Etat totalitaire, nous pourrions, du moins en Amérique, garder la plupart des libertés essentielles sans lesquelles les Américains — de même que les Canadiens — ne trouveraient plus aucun intérêt à vivre.

Je ne tiens pas le libéralisme pour battu, quoi qu'en disent les pessimistes et les fascistes. Les libertés de penser, de parler, de croire, d'agir, de s'assembler, de s'associer, ne sont pas mortes. Elles sont inséparables aussi des initiatives matérielles... qui ne sont pas aussi matérielles qu'on l'imagine. Le grand avantage des institutions démocratiques, c'est la souplesse extrême, la sensibilité de l'organisme, qui ressent tous les maux et qui cherche à perfectionner, réformer, guérir. Les Etats démocratiques sont, par essence, des organismes d'évolution. Les mesures remédiales qui y naissent, pour améliorer le sort de leurs sujets, sont de plus en plus nombreuses, de plus en plus rapides. C'est là sans doute qu'on trouvera d'instinct, par le jeu mystérieux de la nécessité, le moyen de concilier la sécurité avec la liberté. La démocratie a horreur des formules rigides, qui enserment tous les hommes dans des carcans, et c'est tant mieux pour le bonheur de l'humanité. La démocratie n'est pas le capitalisme, ni le corporatisme, encore moins le fascisme: elle proclame seule le droit de chacun à une somme de bonheur en ce monde, et seule elle fera le nécessaire pour le lui procurer.

Tout se résume en deux mots: raison et amour. Il n'y a pas d'avenir dans la société, pas de progrès, pas même de bien-être sans l'exercice libre de la raison individuelle; il n'y a pas de sécurité pour les faibles sans un grand amour, qui procède de la morale chrétienne. Tout le reste est vain.

Telles sont les considérations que soulève le discours de cet avocat que l'on faisait ces jours derniers. Des déclarations de ce genre font souvent un mal irréparable dans certaines foules incapables de penser. Il faut présenter l'aspect universel du problème. N'est-ce pas le seul moyen de barrer la route aux farceurs qui, refusant de voir couler à leurs pieds un fleuve de sang versé pour les libertés humaines, semblent profiter des malheurs de la patrie et du monde pour intoxiquer les simples de leurs purulentes inepties?

Jean-Charles HARVEY

La lutte contre la cherté du bœuf

Me André Demers, C.R., le procureur régional de la Commission des Prix, poursuit sa campagne contre les responsables de la cherté du bœuf. Ces jours derniers, à

Montréal, deux importants marchands de viande en gros, la Canada Beef Company et la salaison Penner Brothers, ont été condamnés le premier à \$600 et le second à \$250 d'amende et les frais pour des hausses injustifiées du prix du bœuf.

La montée du Canada vers l'indépendance

Le Canada gravit lentement tous les échelons qui devront le conduire à l'indépendance. Le mouvement est à peine perceptible, mais lorsque nous jetons un coup d'oeil en arrière, nous pouvons mesurer avec étonnement le chemin parcouru depuis un demi-siècle. M. Lionel Roy, professeur à l'Université Laval, vient de donner aux Cahiers de l'Ecole des Sciences Sociales une synthèse de notre évolution politique sous le titre: "La montée du Canada vers l'indépendance".

M. Roy fait un rapide examen des principaux faits d'ordre constitutionnel qui ont permis à notre pays de prendre place parmi les principales nations du monde. Comme on le sait, le droit constitutionnel anglais est fait de précédents, de faits politiques qui servent ensuite de principes directeurs. Il s'agit donc de retrouver ces faits dans notre histoire politique, de les analyser, de voir leur importance pour l'avenir. C'est ainsi que notre capacité à signer des traités avec l'étranger remonte à une convention canado-américaine sur la pêche du flétan.

Ces faits, M. Lionel Roy, les analyse, les groupe, et il réussit à nous présenter un coup d'oeil très juste sur l'étendue de nos pouvoirs comme pays de la Couronne britannique. Son travail ne peut manquer de rendre de précieux services à tous ceux qui s'intéressent aux problèmes politiques et constitutionnels du Canada.

Le prix de ce "Cahier" est de 15 sous. On peut se procurer la série complète des "Cahiers" parus à date, soit 10 numéros par série, moyennant la somme de \$1.00. S'adresser à Jean-Pierre Després, Secrétaire de l'Ecole des Sciences Sociales de Laval, Québec.

L'armée a besoin d'hommes. Elle a besoin de VOUS!

NOUVEAUX SPARTACUS

— Suite de la première page —

"J'y arrivai tout seul mais par un prompt renfort. Nous nous vîmes quinze cents en arrivant au porche... c'est-à-dire devant la maigre assiette de charcuterie, plat de résistance du "frugal banquet" comme ils disent.

"Les journaux et la LIGUE avaient reçu des appels téléphoniques, disant qu'il y aurait du désordre, notamment de la part de soldats. Il n'en a rien été. On nous a confié que la police militaire était de faction hier soir, sans uniforme, et qu'elle avait ordre d'attraper au collet le premier soldat qui chercherait à semer du désordre. La sanction est, paraît-il, la suivante: l'embarquement pour l'Angleterre. Le piochou chahuteur n'a pas le temps de se retourner: il se réveille outre-mer..."

Voilà ce qui nous est confié. On imagine, en effet, que cette sanction a dû apparaître aux yeux des tenants de la Ligue pire que la pendaison même.

Le Dr J. B. Prince se saisit du micro: "Vous connaissez Raymond depuis quelques années peut-être, je le connais depuis quarante ans. Il n'a pas changé."

Le Dr J. B. Prince aurait pu dire aussi bien: "Vous connaissez Chaloult depuis quelques années peut-être, je le connais depuis autant de temps. Il a toujours changé et il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas. Aussi bien Chaloult a-t-il été action libérale-nationale, puis union nationale, puis hameliste-grégorien, puis libéral-national, puis membre de la L.p.L.D.C."

Puis le Dr J. B. Prince annexe M. Henri Bourassa dont on sait qu'il "imitait de Conrart le silence prudent" depuis la première réunion de la Ligue pour la Défaite. Lyrique le Dr Prince s'écrie:

"Mon esprit s'en va vers le foyer de M. Bourassa, je le vois dans sa solitude forcée, l'une de ses filles assise près lui lisant le Devoir."

Bien sûr, on imagine que M. Bourassa ne lit pas le "Devoir" soi-même et en personne, ce "Devoir" qui a pourvu à sa liquidation, à lui Bourassa. — On peut être étranger et connaître l'histoire des journaux du pays. Et comment!

M. Prince, après cette énorme galéjade, quitte les tréteaux et cède sa place à Monsieur le "Député" Maxime Raymond: "Heureux, disait Pasteur (et M. Maxime Raymond) celui qui porte en lui un idéal et qui lui obéit. La politique n'est évidemment pas un métier de tout repos." (Sic.)

Pasteur, qui s'occupait beaucoup de virus, ne connaissait pas celui de la politique alimentaire. Pasteur parlait "l'idéal", le député Raymond de "métier".

"Permettez-moi de rappeler, continue le député que la Ligue n'a pas été fondée dans un but politique mais qu'elle s'intéresse et s'intéressera à la politique suivant les circonstances."

La Ligue fera de la politique, sans en faire, tout en en faisant.

Et sur ce, les assistants sont invités à boire (de l'eau) à la santé de "notre ami Chaloult".

A son tour, celui-ci se lève et rend un "hommage significatif" à ce grand Canadien français, M. Maxime Raymond, qui "deviendra un jour, nous le souhaitons tous, le chef reconnu des Canadiens français".

"Politique averti, patriote intrépide, parfaitement équilibré, etc... n'en jetez plus..."

"Honneur donc au "Devoir", ce champion de l'autonomie canadienne et québécoise. Que notre mot d'ordre soit de l'introduire dans tous les foyers canadiens-français."

Quoi? le Devoir? l'autonomie? et dans ce dernier cas, qu'est-ce que l'autonomie québécoise? La Ligue aura à cœur d'expliquer au "JOUR" de quoi il s'agit et si cette autonomie est à plume ou à poil.

Puis petit couplet sur M. Drew: "Non seulement on lui a enlevé son tremplin politique, mais on l'a aussi privé d'un banquet où auraient figuré avec avantage les Shields, les Carson, les Sterling, les Church, les John Charles Harvey, les rédacteurs du "Star" et de la "Gazette" et tous ceux qui inspirent quotidiennement la haine des Canadiens français. Ce vénérable colonel Drew, s'il avait écrit moins de lettres indiscrettes!..."

Si on a privé M. Drew d'un banquet genre "Chaloult", il n'a rien perdu, au contraire. Mais Me Chaloult continue: "Les jours sombres que nous traversons seraient singulièrement mal choisis pour festoyer et on critique trop justement ces sortes d'abus de la part des partis politiques."

Si ces jours sombres sont mal choisis pour festoyer, n'organisez pas de banquet.

"Pourquoi donc sommes-nous maltraités et sans cesse humiliés dans ce pays dont nous sommes tout de même les premiers occupants? Quelles sont les causes de l'inégalité des races au Canada? Elles sont multiples et complexes assurément. Je tâcherai d'en dégager deux principales: l'esprit de parti et l'abdication de notre bourgeoisie."

"Je connais au moins deux minorités canadiennes qui, arrivées tardivement au pays, ont acquis une place supérieure (Suite à la page 3)"

rafraîchissantes.



CIGARETTES

sweet caporal

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé"

Les Sweet Caps plaisent aux fumeurs: elles sont tellement délicieuses, tellement douces! Faites de Mélanges Groupés (procédé additionnel) provenant de 38 classifications de tabacs virginien du meilleur choix, elles sont, paquet pour paquet, les meilleures cigarettes que vous puissiez acheter.

VOUS VOUS DEMANDEZ OÙ ALLER?



Faites un voyage en bateau au SAGUENAY

Le Saguenay vous appelle! Descendez le St-Laurent, voguez le long du mystérieux Saguenay. Un voyage que vous voudrez appeler tout votre vie! Vie de bord charmante avec de gais compagnons. Paysages merveilleux. Nourriture excellente, divertissements variés, musique et danse. 2 jours et 3 nuits qui feront époque dans votre vie!

Départs du quai Victoria à 7 h. 45 tous les samedis. Cabines donnant sur l'extérieur; repas et couchette compris. \$38.00 (taxe sur le revenu en plus)

Renseignements, imprimés descriptifs et locations de toute agence de voyage, ou de la

CANADA STEAMSHIP LINES

715, square Victoria, Montréal — Téléphone LANCaster 0231
Hôtel Mont-Royal Hôtel Windsor Hôtel Queen Hôtel Ford
Harbour 6363 Plateau 7443 Marquette 8536 Plateau 5111

NOUVEAUX SPARTACUS

(Suite de la 2e page)

à la nôtre dans la Confédération: ce sont les minorités juive et irlandaise.

Une foi intrépide dans leur mission, une mystique raciale tenace a toujours animé et guidé les chefs de ces peuples. Je tenais à vous le dire dans nos parlements. Jamais ils n'ont servi les partis politiques, mais ils se sont toujours servi d'eux fort habilement pour atteindre leurs objectifs nationaux. Qui songerait à le leur reprocher?

Puisque personne ne songe à le leur reprocher, faites comme elles, si toutefois vous sentez tellement maltraités. Qui vous en empêche? Vous ajoutez que le jour de la fête nationale, les maisons de la Grande Allée de Québec n'étaient pas pavées, mais d'un presbytère et la somptueuse demeure du Juif Maurice Pollack. Cela prouve simplement que le Juif Maurice Pollack a davantage dans le cœur les belles traditions canadiennes, françaises que les autres habitants de la Grande Allée de Québec, parmi lesquels il doit bien y avoir quelques membres de la Ligue.

Et plus loin:
"Quand je parle d'Etat français ou d'Etat québécois, faut-il toujours le noter? — Je ne songe pas au séparatisme."
Mais à l'autonomie: quelle est la différence?

Quant à tous ceux qui ne sont pas Canadiens français, voici: "Il est faux, et je prie avec instance les journalistes de le noter, il est faux que nous nourrissons le moindre préjugé à l'égard d'aucun peuple. L'on ne trouvera pas, dans un seul de nos discours ou de nos écrits, un mot qui justifie ce reproche. Nous admirons, bien au contraire, le sens pratique de MM. les Anglais, l'esprit d'économie des Ecossais, l'ambition des Irlandais, le goût du travail des Juifs. Trop heureux serions-nous si notre peuple possédait de si conquérantes qualités! Nous souhaitons, qu'on veuille bien nous en croire, que de la prospérité et du bonheur à toutes les minorités qui cohabitent avec nous dans le Québec. Nous désirons qu'on les traite non seulement avec équité, mais avec générosité. Notre vif sentiment de solidarité humaine, nos réflexes de Français longtemps opprimés, tout nous y engage. Qu'on accepte notre parole, à la première tentative de persécution une race minoritaire dans la province, nous nous lèverons pour protester."

Qui n'approuverait ce langage? Mais pourquoi faut-il qu'il soit si peu en harmonie avec d'autres déclarations d'autres gros bonnets de la Ligue?

"Ces principes établis, on nous permettra, je pense, de vouloir un peu de bien aux autres. On nous permettra d'espérer qu'ils ne s'efforcent pas au service de nos bons amis les Anglais, les Irlandais, les Ecossais, ou les Israélites. On nous permettra de travailler à leur restituer une part de ce magnifique patrimoine que leur ont légué leurs ancêtres. Car enfin, je soupçonne qu'ils pourraient, eux aussi, posséder quelques droits, dans ce pays qu'ils ont colonisé. Serait-il irrévocablement décerné, dans ce pays qu'ils ont colonisé? Serait-il jugé sans appel que le réflexe d'infériorité est chez eux un vice congénital? Nous réclamons pour les autres le droit de respirer librement, le droit de partager avec les autres les bienfaits du soleil, du grand air et du sol, le droit de ne pas toujours logés dans des taudis. C'est tout: nous ne rêvons de conquérir ni l'Empire britannique, ni les Etats-Unis, mais nous ne souffrirons pas non plus d'être traités en conquies."

Bien entendu, — et ce n'est pas ici que l'on dira le contraire, mais enfin tous ces droits sont mis aujourd'hui en question et avant de liquider les petites questions de boutique, n'y aurait-il pas lieu d'aider à empêcher le pays de tomber sous les coups de l'ennemi? Au reste M. Chaloult pose la question: "Est-ce que nous, fils de Français, ne valons pas des fils d'Indiens?"

Oui, oui, mais les Français et les fils de Français se sont toujours battus, de génération en génération pour leurs libertés, — et même pour leur libération.

Les revendications à "l'autonomie" des Bretons, des Alsaciens-Lorrains, se sont tuées lorsque la patrie se trouvait en danger. Car, à supposer le Canada battu, quel sort serait réservé aux "revendications" de la Ligue? Il est vrai que les membres de celle-ci trouvent tout naturel que d'autres se battent pour eux, fassent la guerre.

La Ligue est essentiellement composée de jeunes gens: combien d'entre eux se sont-ils enrôlés? Sans doute aucun. J'ai sous les yeux une liste impressionnante de Canadiens français qui se sont, eux, enrôlés; combien d'entre eux sont membres de la Ligue? Sans doute aucun.

Pour "libérer" le pays, il faut nationaliser dit M. Chaloult. "Pour établir une politique canadienne-française et libérer notre province, il importe d'abord de vaincre la dictature économique qui domine nos gouvernements. Le seul moyen d'y parvenir, à notre avis, c'est par la nationalisation, plus ou moins généralisée, de nos ressources naturelles."

Le Dr Hamel veut nationaliser l'électricité, un concurrent, mon ami J.-F. Pouliot (te) les chemins de fer, un troisième en tient pour les assurances, tandis qu'un quatrième trône la nationalisation des banques. "La terre, le sous-sol, les eaux, les forêts, les usines, les fabriques, les mines de charbon et de minerai, les chemins de fer, les banques, etc... etc... etc... sont la propriété de l'Etat, c'est-à-dire le bien du peuple tout entier."

Ainsi s'exprime l'article six de la Constitution de l'U.R.S.S. et quant à faire, pourquoi MM. Chaloult, Hamel, Pouliot (te) et consorts ne constituent-ils pas un gouvernement collectiviste?

On comprend mieux à la lecture de leur programme leur opposition au Parti Communiste qui représente pour eux un dangereux concurrent... auquel ils ont emprunté leurs idées.

"Pour appliquer ce programme, nous avons besoin d'hommes de caractère, de vision et d'imagination, en un mot, de véritables chefs, comme les Raymond, les Hamel et les Gouin."

Comme le sénateur Ray... pardon, le député Maxime Raymond avait par avance renvoyé les fleurs, on voit qu'il ne manque pas de véritables chefs aptes à marcher vers l'éclatante et glorieuse libération, comme ils disent.

Souhaitons à ces "libérateurs" le sort de Bolivar et non celui de Spartacus.

On voit très bien M. Chaloult, tout de bronze coulé, chevauchant un fougueux destrier du même métal, et tenant d'une main (M. Chaloult, pas le cheval) un drapeau Carillon tendu vers l'avenir, et de l'autre son sombrero à plumes. La statue équestre s'élève à Québec, sur la Terrasse (pas trop au bord, à cause des accidents, si le cheval s'emballait) face au Ciel, et au Saint-Laurent et sur le formidable piédestal, tout en vrai faux marbre, l'on peut lire ces simples mots qui rappellent que M. Chaloult a été — pardon, — est, à la fois le libérateur, l'avocat, le tribun:

Au Littérateur du Territoire,
le "Party" (des quinze cents) reconnaissant.
Marcel-H. ESTIENNE

L'héroïque résolution

"La sauvegarde de la liberté n'a jamais été à titre d'obligation à un peuple en particulier dans une partie quelconque du monde; c'est une obligation que doivent partager tous les peuples qui, par le monde, désirent la paix. Cette simple vérité est la pierre angulaire de l'entente internationale et de la coopération entre les hommes libres de l'univers de demain. La Grèce, avec ses ressources limitées, est de tout cœur au service de ces idées. Lorsqu'aujourd'hui, plus jamais, nous voyons distinctement la victoire au-dessus d'un horizon encore flambant, la Grèce est résolue à contribuer tout ce qu'elle peut à cette victoire. Con-

naissant les ressources illimitées que le peuple américain a mises en branle dans l'effort commun, je me dois de ne parler que modestement de la contribution de mon pays à la même cause. Si petite que paraît cette contribution en regard de ce que vous faites, c'est tout ce que nous avons. Avec tous nos combattants libres qui ont survécu, avec tous nos navires qui n'ont pas été coulés, nous nous battons sur terre, nous nous battons sur mer, nous nous battons dans l'air, jusqu'au bout, à vos côtés, aux côtés des nations unies, jusqu'à ce que la violence barbare soit terrassée et qu'un monde nouveau soit établi, un monde d'hommes libres et non d'esclaves." — Sa Majesté Georges VI, roi des Hellènes, discours au Congrès, Washington, 15 juin 1942.

Un autre petit mot à Monsieur Marcel Ouimet

par Marcel-H. Estienne

Bien cher monsieur,

Je serai bref; votre ami "Le Souffleur" me répond en votre nom. Sur le fond du débat, pas un mot. Annabella a-t-elle eu tort, a-t-elle eu raison? on ne sait plus.

Il paraît que je ne suis pas galant: bien possible, mais nous sommes en guerre. Donc sur la déclaration de t'Serstevens, sur celle d'Annabella même, on se tient coi. Que dirait-on au demeurant?

Mais Le Souffleur est obligé de vous passer sa plume, et ma foi, vous faites du meilleur roman-cinéma.

Les faits que vous soumettez à vos lecteurs sont pourtant simples et tiennent peu de place:

J'ai, effectivement, proposé à Radio-Canada au jour même de l'occupation des îles St-Pierre-et-Miquelon, une causerie à ce propos, informé que j'étais des circonstances de cette occupation. Dans l'exercice de mon métier, j'ai proposé cette causerie inédite et qui avait, on en conviendra, un certain caractère d'actualité, contre une rémunération très inférieure à celle consentie habituellement pour ce genre de travail, vingt-cinq dollars. Je l'ai proposée, cette causerie, en mon nom personnel. Sa rédaction, sa présentation au micro, méritait, je le suppose, une rémunération, car je vis de ma plume et si ce fait me vaut d'être un "mercanti" du journalisme, comme vous le dites, je ne me permettrai pas de dire que vous êtes un "mercanti" de la radio, bien que vous en viviez.

Toutes les belles raisons que vous donnez n'empêchent point que:

1o. J'ai donné le soir même ma causerie à un autre poste, contre rémunération.

2o. Elle fut reprise par un grand poste des Etats-Unis.

3o. Les nouvelles de presse qui parvinrent bien après cette causerie en confirmèrent tous les points.

Conclusion: votre refus joint aux constatations ci-dessus prouvent que vous êtes un directeur de service à la radio dont on peut discuter le capacité, au moins dans cette circonstance — et que, au moins dans cette circonstance, j'ai été un bon journaliste.

Il est peut-être extrêmement adroit d'avoir fait dévier le débat d'Annabella à moi-même, mais le résultat le plus clair est que, dans l'un comme dans l'autre cas, vous vous êtes trompé.

Et dans le second cas, c'est plus grave, car il s'agit de l'exercice de vos fonctions, et toute votre longue lettre tend à démontrer que vous les exercez mal.

Mais il n'en était guère besoin pour s'en convaincre.

P.S. — Je suis allé deux ou trois fois à Radio-Canada où j'ai été reçu par trois ou quatre personnes différentes: je pensais que vous étiez du nombre; il paraît que non. Tant pis pour moi, je ne saurais jamais ce que j'ai perdu.

Nos conversations ont été, dites-vous, téléphoniques. Dont acte. Vous avez de la chance d'avoir deux colonnes à votre disposition pour discuter de telles futilités.

Mais si un jour je suis quelque chose à la Radio et qu'un journaliste, même inconnu, m'appelle et me dise: "J'ai une nouvelle sensationnelle ou inédite à vous communiquer" je lui répondrai: "Venez me voir sans tarder". Je l'écouterai et aviserai ensuite. Mais je puis me tromper. — La preuve, c'est que vous avez raison, n'est-ce pas?

M.-H.E.

RADIO-CANADA

L'AFFAIRE N'EST PAS ENTERRÉE

Nous apprenons d'excellente source que des influences jouent actuellement pour enterrer en douce le rapport du comité parlementaire de Radio-Canada.

Les hommes qui, après l'investigation fédérale, sont apparus sous un fardeau d'incompétence, d'inculture et d'inculture, espèrent sans doute que le silence tombera peu à peu sur l'affaire, pensent-ils, et le monde oubliera ce qu'ils furent, ce qu'ils sont.

Nous croyons bien que les dirigeants de notre radio, après avoir reçu une leçon et connu tous les frissons de la peur, feront désormais un effort particulier pour améliorer les émissions canadiennes. Nous leur saurons gré des réformes qu'ils pourront faire, et celles qui en vaudront la peine trouveront, ici, l'accueil le plus sympathique.

Malheureusement, nous avons la conviction que certains hommes ne pourront jamais donner satisfaction aussi longtemps qu'ils s'occuperont de choses qu'ils ne connaissent pas et ne connaîtront jamais. Ceux-là, nous exigerons impérieusement qu'ils soient mis à leur place.

Il est absolument inconcevable, par exemple, qu'un simple technicien comme M. Frigon, avec son factotum, M. Beaudet, ait la moindre autorité dans la répartition des programmes littéraires et idéologiques. Ces deux hommes-là sont aussi compétents pour cette tâche que je le serais pour fabriquer un Spiffire. Les connaissances idéologiques et littéraires de ces compatriotes — d'ailleurs excellents quand ils s'occupent de leurs oignons — mises ensemble, péseraient une fraction d'once. Nous avons sous les yeux, par exemple, les longs témoignages donnés par M. Frigon lors de l'enquête. Les déclarations qui s'y trouvent, au point de vue de la propagande et des programmes littéraires, sont d'une naïveté navrante.

De telles lacunes, en un temps comme celui-ci, sont inconcevables. Nous sommes étonnés de ce qu'un homme intelligent comme M. Gladstone Murray n'ait pas eu assez de perspicacité ou d'énergie pour remédier à la situation. Comment se fait-il que l'administrateur général du réseau ait manqué de dévouement à la cause nationale, à la cause démocratique aussi, au point de négliger l'élément le plus urgent, le plus nécessaire, en une période extrêmement troublée? Et pourquoi le gouvernement canadien n'a-t-il pas ouvert les yeux? Mystère! Mystère!

Les connaissances littéraires sont intimement liées au problème de l'information et de la propagande. Tous les sketches sans exception doivent tendre, par insinuations habiles, volées, pénétrantes, c'est-à-dire, artistiques, à inculquer aux masses qui écoutent l'ardeur nécessaire pour sauver l'humanité du danger immense que la menace. Nos meilleurs écrivains auraient autre chose à faire qu'à annoncer constamment de la pâte à dents, et les commanditaires commerciaux devraient être forcés, s'ils n'y consentent pas de bon cœur, à collaborer de toute façon à notre effort de guerre. Car, pour l'heure, c'est la seule chose qui importe. Si nous perdions cette guerre, nos pertes seraient énormes.

Pour comprendre ces choses et surtout pour résoudre le grand problème à un poste stratégique comme la Radio, il faut de vastes intelligences et un enthousiasme passionné pour certaines causes. Nous n'y avons guère que des perroquets, des mollusques et des parasites.

J.-Ch.H.

LE JOUR est édité par la compagnie du Jour Limitée, 140 rue, rue Sainte-Catherine, (coin 41), Montréal, 161. "Plateau 7471, Jean-Charles Harvey, directeur. Imprimé par la Cie de Publication "La Patrie", Limitée, Montréal.

Pour sauver notre BONHEUR

L'après-midi a été accablante. Aussi Mme Lajoie a-t-elle reçu ses invités au jardin, tout près de la rivière qui serpente à travers le village. Les petits sièges de jonc, à l'air aquatique et les longues chaises de canevass qui invitent à la paresse sont occupés par de jolies dames, la "crème du village".

On a ramassé tous les potins, la conversation traîne, un doux bien-être s'est emparé des corps caressés par la brise venue de la rivière. Madame Vadeboncoeur est la première à rompre le silence.

— Dire qu'on est là, toutes, à ne rien faire quand on pourrait aider à gagner la guerre!

Des voix, aux intonations diverses, s'exclament:

— Que voulez-vous dire madame Vadeboncoeur?

— Où voulez-vous en venir?...

Madame Vadeboncoeur promène sur ses voisines son bel oeil noir, intelligent, puis, de sa voix douce et grave qui fait qu'on l'écoute toujours, elle explique:

— Qui de nous travaille réellement, avec toute son âme, pour son pays?... Oh! laissez-moi continuer, je vous en prie... Qui de nous n'a murmuré vingt fois contre le rationnement, les nouvelles taxes, la difficulté qu'on a maintenant à se procurer certaines choses qui nous semblent indispensables mais dont on pourrait se passer.

— Je ne suis pas prête à dire ça, proteste la petite brune du coin, d'un ton piqué.

— Laquelle de nous a fait un jardin?... Y en a-t-il beaucoup qui sauraient confectionner une robe sans l'aide de personne?... continue Madame Vadeboncoeur, sans entendre la protestation irritée de sa voisine.

— Oh! moi, dit Madame Lajoie, je fais toutes mes robes. Je vous assure que je trouve ça commode avec les prix "fabuleux" de la confection!

Les jolies dames réfléchissent. Ces belles oisives qui ont toujours considéré la vie comme une partie de plaisir, une fête qu'on leur devait rendre joyeuse, ont été surprises par la guerre, par des mesures qui dérangent leur égoïsme, troublent leur repos.

Quelques-unes acquiescent secrètement aux paroles de madame Vadeboncoeur et ne cherchent qu'une occasion d'être utiles, de satisfaire ce grand désir de dévouement qui est au fond de toute âme de femme.

Mais la petite brune voit les choses différemment. Aussi, c'est d'un ton agacé qu'elle réplique:

— Vous ne croyez tout de même pas qu'on va se mettre à piocher le jardin, ou qu'on va s'en aller travailler à l'usine de munitions?...

L'eau coule, lente, à peine effleurée d'un frisson. Des oiseaux chantent à pleine gorge au faite des érables. Dans la grande rue, des travailleurs en salopette vont et viennent, affairés.

Madame Vadeboncoeur songe à l'incompréhension de certaines gens, à la mauvaise volonté, aux "cinquièmes colonnes" inconscientes qui rendent les guerres encore plus pénibles et plus tragiques. Ses yeux sont perdus au loin, vers les petits nuages blancs que les gens des campagnes appellent "les moutons du ciel". Il y a tant de paix tant de beauté partout répandue, une poésie incomparable qui baigne la campagne et inonde les cœurs. Pour sauver tout cela, il faut la peine d'affronter les ruses, de s'exposer au ridicule peut-être.

— Eh bien oui! dit-elle gravement, on pourrait aller travailler à l'usine. Vous savez sans doute surprise d'apprendre que madame Beaurup part lundi. Elle travaillera sur une espèce de machine qui fait les cartouches... J'en connais plusieurs, des villages voisins, qui sont déjà parties.

— Oh! je ne dis pas... celles qui peuvent, dit madame Lajoie.

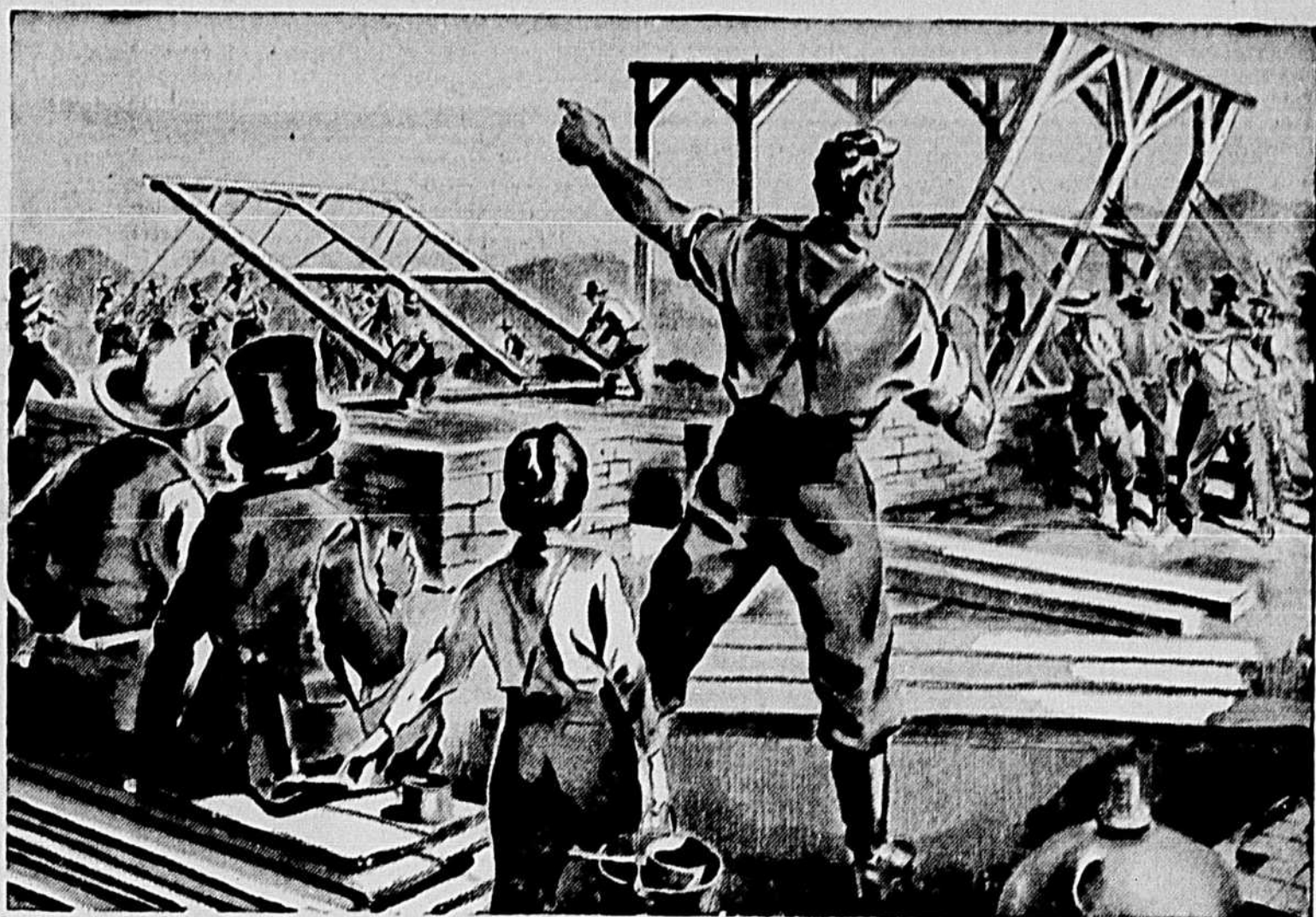
— Eh bien, continue madame Vadeboncoeur, si on ne peut pas aller à l'usine, il y a quelque chose de bien facile qu'on pourrait faire...

Les regards se tournent, interrogatifs, et quelques voix demandent:

— Qu'est-ce donc?

— Toutes ces rumeurs, ces potins nuisibles, ces mensonges que nous répétons parfois, inconsciemment. — Est-ce qu'on va nous demander de ne plus parler du tout? Interroge la petite brune, avec un air de méchanceté à peine voilée.

l'émotion a gagné les cœurs. Ces femmes ne sont pas méchantes. Peut-être sont-elles un peu vaines, gâtées par la vie qui les a rendues égoïstes... Si on leur parlait le langage du cœur... — Ce serait encore plus dur de n'avoir plus de pays, plus de chez nous, plus rien... Si l'on songeait aux millions d'êtres, perdus, errants sur la terre... La nuit va bientôt descendre avec ses ombres. Les voix se sont tuées. Chacune songe aux ombres plus tragiques de la guerre qu'il faut éloigner à tout prix. Les cœurs se remplissent de courage et de volonté... L'heure n'est-elle pas venue de faire de grandes choses? Madame Vadeboncoeur sent que



LA CORVÉE PERMET DE RÉALISER LES GRANDS TRAVAUX

C'est une vieille coutume dans nos campagnes d'organiser "la corvée" quand il y a une tâche considérable à accomplir. On vient de plusieurs milles à la ronde pour aider à "monter une grange". On forme deux équipes et la rivalité est grande. Le gouvernement s'est inspiré de cette coutume de "chez nous" pour organiser le Comité national des finances de guerre. Grâce à l'initiative du Comité national et des Comités provin-

ciaux, composés d'hommes compétents dans le lancement et la conduite d'opérations financières, des Comités locaux ont été établis dans tous les centres urbains et ruraux. La coopération et l'émulation se sont manifestées dès le début et c'est ainsi que fut lancée, avec les meilleures chances de succès, la plus grosse entreprise financière de l'histoire du Canada.

Nous avons une grande tâche à accomplir

La guerre est loin d'être gagnée. Le Comité national des finances de guerre doit poursuivre son œuvre. Plusieurs consacrent leur temps à la vente des Obligations, Certificats et Timbres d'Épargne. Tous, nous devons en acheter régulièrement. Épargnons tous les dollars, tous les sous possibles. Prêtons cet argent à notre Pays. Nous devons fournir l'argent nécessaire à la poursuite de la guerre. Nos combattants ont besoin de

plus de navires, de canons, de chars d'assaut et d'avions. Il faut que nos armes soient meilleures que celles de l'ennemi. Tous ensemble, travailleurs, économistes, prêts.

Les Obligations, Certificats et Timbres d'Épargne de guerre sont le placement le plus sûr que nous puissions trouver pour nos économies. Quand la guerre sera gagnée, nous aurons alors de l'argent pour nous procurer les choses que nous désirons.

ACCUEILLÉZ BIEN LE REPRÉSENTANT DU COMITÉ LOCAL

AO2WF

LE COMITÉ NATIONAL DES FINANCES DE GUERRE



LOUIS LE FRANÇOIS

J'AI FAIM...!

JOURNAL D'UN FRANÇAIS EN FRANCE DEPUIS L'ARMISTICE

(Suite de la semaine dernière)

16 août —

René s'absorbe dans la lecture d'un ancien volume relié en veau. Je lui demande: «Qu'est-ce que c'est?» «On ne trouve déjà plus d'huile, répond-il. Bientôt il n'y aura pas de savon, de pétrole, de bougies, rien.» «Et alors?» «Pourquoi cette pénurie? Arrêt des importations, insuffisance de produits manufacturés.» «Je sais, je sais.» «As-tu pensé qu'il y a deux ou trois siècles, le Français se passait et d'importations et de machines? Ce livre date de la fin du XVIIe siècle et donne toutes les recettes pratiques. Il y a deux volumes, tu peux prendre l'autre.»

Tout y est, en effet: la façon de fabriquer du savon, de la chandelle, de tisser la toile, d'extraire de l'huile de lin, de noix, d'olive, de préparer les cuirs, etc. Les explications sont entremêlées de gravures qui représentent des presses, des métiers, des cuves. «Tout cela est très beau, dis-je, à condition de posséder l'outillage.» René rit. «Tu as raison, dit-il. J'avais sous-estimé le XVIIe siècle. Le niveau technique était beaucoup plus élevé alors qu'aujourd'hui. Ce qu'il nous faudrait, c'est un livre à l'usage de la ménagère de l'âge de pierre.»

18 août —

Toujours, les petites annonces. La France erre à tâtons dans le noir.

Aujourd'hui, cinq gendarmes belges cherchent leur familles, un chauffeur de taxi cherche la compagnie qui l'employait à Paris, un ingénieur dont l'usine a été détruite — à Dunkerque — cherche une situation.

Longue conversation avec René. «Si par cinquième colonne, a-t-il dit, on entend les gens qui ont été payés par Berlin pour trahir, je ne pense pas qu'ils aient été bien nombreux. Moins nombreux, à coup sûr, que ceux à qui la victoire nazie assurait des honneurs, un pouvoir que la République leur refusait. Pourtant, ces deux catégories à elles seules n'auraient jamais réussi à rendre la défaite inévitable. Ce qu'il y a eu, c'est que les cadres dirigeants de l'administration et de l'armée se recrutaient dans la bourgeoisie. Ces hommes ne pouvaient admettre la défaite de Hitler, qui serait suivie, pensaient-ils, d'une révolution en Europe. Cependant, Hitler victorieux supposait une France vaincue. Pris entre leur patriotisme et la crainte de perdre leurs privilèges, la plupart n'ont rien fait pour aider activement les Nazis, mais ils n'ont rien fait davantage pour leur résister. Et le petit groupe de traitres avérés a fait ce qu'il a voulu.»

Je sais que Pétain et Weygand sont des réactionnaires, des fascistes, mais de là, à les accuser de trahison. Contre les ouvriers, oui, et même contre la République, par tous les moyens, à l'exclusion des baïonnettes de l'étranger. Et pourtant, les émigrés de Coblenz et Thiers s'entendaient avec les Prussiens pour écraser la Commune!

Je me refuse absolument à attendre le verdict de l'Histoire. Je veux savoir — maintenant.

19 août —

Devant le bureau du maire, une réfugiée — nez pointu, teint plombé, robe noire — répète d'une voix sans expression: «Ça ne fait rien, je veux rentrer chez moi.» Le maire hausse les épaules et recommence ses explications. «Mais, voyons, madame, puisque je vous dis que ce n'est pas possible.» Il compte sur les doigts. «Le Pas-de-Calais est en zone interdite, et d'un. Les Allemands n'y laissent retourner personne, et de deux. Vous dites vous-même que votre village a été bombardé, et de trois.» La femme ne l'écoute pas. Le regard absent, elle répète: «Je veux rentrer chez moi.» Excédé, le maire jette: «Qu'est-ce que vous ferez si votre maison n'existe plus?» «La terre est toujours là», dit la femme avec simplicité.

20 août —

Petite annonce: «Bastien, aveugle, Gérardmer, recherche 100.000 francs titres abandonnés près Autun car militaire.»

Dès le début de la guerre, Autun avait été transformé en ville-hôpital. Il n'y avait pas de militaires, sauf les blessés, les malades et le personnel médical. En juin, lorsque les colonnes allemandes ont atteint les abords de la ville, les médecins militaires ont sauté dans leurs voitures et ont fui en abandonnant les blessés et les infirmières. J'ai rencontré, pendant la retraite, deux de ces dernières qui avaient réussi à s'échapper: elles m'ont raconté l'histoire.

Un événement: réouverture de la pâtisserie M., la meilleure, l'incomparable pâtisserie de notre ville. Au début de l'après-midi, nous y allons avec René.

Une foule se presse devant le rideau de fer, orné d'un petit bilbon: «Ouvert de 16 à 18 heures». René connaît Mme J., la patronne: nous pénétrons dans le magasin par l'entrée de service.

Mme J., est en train de faire les dernières recommandations à son personnel: «Juliette, tu resteras à la porte et laisseras entrer les clients un par un. Et n'oublie pas: un gâteau par personne, pas plus!»

Installés à une table, nous regardons le rideau de fer se lever. D'innombrables nez d'enfants et d'adultes s'écrasent contre la vitrine. Des yeux brillants de convoitise se dirigent vers la devanture, six brioches, six tartelettes, trois mille-feuilles et des gâteaux secs dans un bocal. «Allez-y!» commande Mme J., comme notre capitaine commandait: «Feu!»

Un immense remous secoue la foule: ainsi ils s'écrasaient sous les bombes. Juliette a beau s'accrocher à la porte: elle est balayée. En un clin d'oeil, la pâtisserie est prise d'assaut, sacquée, vidée.

Les mères, elles, se sacrifient pour leurs enfants, mais d'autres femmes, seules, repoussent les gosses à coups de coude et de parapluie pour se frayer un passage. Une dame endimanchée a relevé sa voilette et, le regard chaviré, s'empiffre d'une brioche qui s'émiette sur les violettes de Parme artificielles épinglées à son renard, une fille sanglote. Bruit de mâchoires. Jouisance. Autrement terrible qu'un bombardement.

21 août —

Le fils du maire arrive de Marseille. Il a été démobilisé, le 12 juillet, à Pau où les Allemands étaient venus en six automitrailleuses pour hâter le retour des soldats français dans leurs foyers. Il a voyagé à pied, en car, en train, en taxi même et en faisant de l'auto-stop. Il lui a coûté 500 francs, sans quoi, dit-il, il aurait mis une éternité à rejoindre sa femme. Les soldats sans le sou — la majorité — voyagent une éternité.

Il raconte, entre autres, une drôle d'histoire qui s'est passée dans une usine d'aviation marseillaise, au mois de mai dernier. La journée de travail venait d'être portée de dix à douze heures: nous avions terriblement besoin d'avions. Le directeur a distribué aux ouvriers des caisses d'éclous de toutes les dimensions, mélangés, avec ordre de les classer par ordre de grandeur. Lorsque le travail fut terminé, le directeur a fait mélanger les éclous de nouveau et les classer une fois de plus.

22 août —

De petites annonces, toujours, les unes baroques, les autres tragiques.

«Jules Mégnay, adjudant 94e R.I., Pont-du-Casse (Lot-et-Garonne) recherche préfecture Meuse.»

«Famille Da Silva, Grand-Hôtel, Saint-Girons (Ariège),

recherche son fils Roger, en traitement à l'hôpital psychiatrique d'Evreux (Eure).»

«Mme Noëlla Renault, 31 allée Jean-Jaurès, à Condom (Gers), recherche son fils Pierre, onze mois, pris dans ambulance militaire avec grand-mère.»

Nous avons fait aujourd'hui une grande tournée en bicyclette, d'un village à l'autre, nous arrêtant devant chaque boutique, et, le soir, nous comptons fièrement notre butin. Trois savonnettes, deux boîtes de lait condensé, deux kilos de confitures, trois bobines de fil et ô miracle! — une demi-livre de café. Je dis bien, du café que nous avons arraché, dans un hameau perdu, à une bonne femme sourde et aveugle qui devait ignorer que la guerre était finie.

Toujours aucune nouvelle d'Hélène. D'une façon générale, pas de lettres.

24 août —

Lorsque nous autres, pauvres Malbrough, nous en allions en guerre, on nous avait promis monts et merveilles et, plus précisément, qu'à notre retour, nous retrouverions nos anciens emplois. On devait nous venir en aide, à nous, à nos familles, etc.

Aujourd'hui, les journaux publient une note d'allure officielle que j'ai envie d'encadrer et d'accrocher au mur. Cela s'intitule: «A quel secours peut prétendre un démobilisé dont la famille ne touche plus d'allocation?» Voici le texte:

«On sait que dans la quinzaine qui suit le renvoi des démobilisés dans leurs foyers, les familles se voient supprimer les allocations militaires qui leur permettaient jusque-là de vivre. Quelle est donc leur situation dans l'avenir immédiat?»

«Si le chef de famille retrouve son travail, la question ne se pose pas. Mais s'il est justement sans travail!»

«Dans le cas où il appartient à une vieille classe et est titulaire de la carte de combattant, il peut s'adresser pour un premier secours à l'Office départemental des combattants. Dans le cas contraire, il peut s'adresser à l'Office de placement et, en attendant de trouver une place, se faire inscrire à l'Office du chômage.»

Bref le démobilisé peut «prétendre au secours» de chômage.

25 août —

René est parti jusqu'au soir. Il ne m'a pas dit où il allait.

Descendu au village. Foule au bistrot. Le gouvernement vient d'interdire les apéritifs tirant plus de 16 degrés d'alcool, les seuls bons. Quant aux autres, les cafés ne pourront plus les servir que quatre fois par semaine. Alors, les gens se hâtent d'en faire provision — dans leur estomac.

Je tombe sur l'adjoint au maire. Il est en train de discourir au milieu d'un groupe attentif. «Leur révolution nationale clame-t-il. Ils commencent par dissoudre les loges. Les fonctionnaires maçons sont mis à la porte. Il faut penser comme les curés. Ensuite, ils interdisent toutes les associations d'anciens combattants pour créer leur Légion. Et maintenant, interdiction de boire. Remarque, je suis pas buveur, moi. Seulement je n'admets pas qu'on vienne me dire: tu peux te soûler le dimanche, mais pas le samedi. J'aime pas marcher au pas de l'oeil, moi. On est gouverné par des curés et des généraux. Bientôt on nous fera tous lever à la même heure, comme au régiment.»

Il aurait pu ajouter que désormais, pour exercer la médecine, il faut être Français, né de père français. Ainsi, un homme, né en France parce que ses parents, Suisses, Italiens ou Russes, admirent notre pays et en avaient fait leur patrie d'adoption, un homme, Français de culture, de langue, de cœur, ne pourra pas être médecin. C'est monstrueux.

Je me demande si Hélène n'a pas été surprise par l'avance allemande en zone occupée? L'interdiction de correspondre entre les deux zones est toujours en vigueur. Des instructions ont été données, paraît-il, de renvoyer le courrier accumulé à la ligne de démarcation aux expéditeurs et leur rembourser le prix des timbres. Nous sommes condamnés à demeurer sans nouvelles de ceux qui nous sont les plus chers, et pour nous consoler, on nous rend vingt sous par espoir déçu.

26 août —

Petite annonce: «Bataillon de sapeurs routier 354 recherche son commandant, chef de bataillon Sagot.»

27 août —

Un journal publie cette lettre d'une infirmière de Montauban: «Je viens vous trouver afin que vous m'aidiez à établir l'identité d'un bébé de six mois environ, sexe féminin, trouvé le 16 juin, à Sully-sur-Loire, au poste de secours, après le bombardement. Le bébé portait une chemise, une barboteuse blanche à fleurettes roses, un bas, un chausson rose. Elle avait trois blessures, un éclat à la tête, un à l'avant-bras, un à l'index droit. La mère du bébé avait, paraît-il, trouvé la mort dans le bombardement. Tous mes efforts sont restés vains pour identifier l'enfant.»

Un bas, un chausson rose, et trois blessures.

Rencontré le maire du village. «Eh bien, vos administrés seront bientôt de retour?» «Ne dites pas ça. Il y en a au moins une douzaine dont les familles sont sans nouvelles. On vient me questionner à tout moment. Qu'est-ce que vous voulez que je leur dise?»

28 août —

Les journaux publient toujours de longues listes d'enfants égarés pendant la retraite et qui sont recherchés par leurs parents. Tous les âges, tous les départements. Nicole Norois, 14 ans, mise à Chagny dans un train avec sa grand-mère. Michèle Villaret, trois ans, partie avec sa nourrice. Pouillot, bébé de seize mois, perdu le 16 juin, et tant d'autres qu'on ne retrouvera peut-être jamais.

Ils doivent être des milliers, des dizaines de milliers. René qui a encore été en ville raconte qu'il y a rencontré un collaborateur de... Son journal avait publié récemment la photo d'un gosse recueilli par des étrangers. En quelques jours, une cinquantaine de parents s'étaient présentés ou avaient écrit à la rédaction. Ils étaient fous de joie et d'émotion: ils avaient reconnu l'enfant, leur enfant. En fait, tous s'étaient trompés.

Je commence à comprendre pourquoi aucun de nous n'a jamais aperçu un seul avion français. Le Secrétariat à l'Air communique officiellement qu'entre le 10 mai et le 10 juin, nous avons perdu 678 membres du personnel navigant pour un effectif de deux mille combattants. Nous possédions à ce moment sept cents avions à peine, dont 229 furent détruits au sol. C'est tout.

29 août —

Toujours les petites annonces:

«Marcel Ogez est prié rentrer ou renvoyer au bureau clefs par personne sûre.» Ses collègues doivent l'attendre devant la porte sans pouvoir entrer.

«Mme Joséphine Schmit recherche famille Jean-Baptiste Jonette, avec la douleur de leur faire connaître la perte cruelle éprouvée par suite du décès de son mari et de leur fils.»

L'épicier m'avait promis une pelote de fil. Je suis descendu au village de bon matin, mais sa boutique était fermée. En passant devant la mairie, j'ai aperçu une foule. J'en ai eu pour voir.

Autour du maire, tout à fait perdu, une cinquantaine de femmes, de vieillards, d'enfants. Des cris, des pleurs, des imprécations.

Chacun essaie de se frayer un passage vers la vieille table chancelante. Couds et bras tendus, yeux convergeant vers quelque chose qui doit se trouver sur la table et que je ne peux pas voir.

F. l'instituteur, qui est secrétaire de mairie, vient vers moi. Je me renseigne. «On vient de recevoir les listes officielles de nos prisonniers. — Quels prisonniers? Tous les prisonniers? — Non, bien sûr. Les trois premières listes. Mais on ne sait jamais.»

— Monsieur F., crie le maire, monsieur F., venez voir. Il s'adresse à la foule: — Comme ça, vous en avez jusqu'au soir. Monsieur F., va lire les listes à haute voix.

Le silence, immédiat, total. «Ne pressez pas, voyons», crie encore le maire, et l'instituteur monte sur un banc, les listes à la main.

Des noms tombent dans l'assistance, des noms limousins, picards, provençaux, normands, catalans, bretons, auvergnats, — et des chapelets de prénoms. F. s'applique à détacher chaque syllabe, comme s'il était encore en classe, devant ses moutards, en train de réciter les exceptions à telle règle de grammaire. Personne ne bouge, c'est à peine si les gens respirent.

L'épicier est là qui tord les franges de son fichu. Un peu plus loin, G., un grand vieillard nouveau, qui est retourné travailler à la forge lorsque son fils a été mobilisé. D'autres femmes, d'autres vieux, du village et des fermes avoisinantes, attentifs, tendus, la tête un peu penchée, les regards attachés aux lèvres de l'instituteur. Par la fenêtre ouverte, on entend des cris d'enfants un chant de coq.

La lecture est terminée, des centaines et des centaines de noms, tous familiers puisqu'ils sont français, mais aucun qui soit un nom de fils, de mari, de frère: ce n'est qu'une infime portion des deux millions de nos prisonniers.

— Eh bien, c'est fini, dit le maire. Vous pouvez partir.

Personne ne part. Des mains se tendent vers les listes que F. a remises sur la table.

— Des fois, si l'on a mal entendu, marmonne un vieillard.

Ils espèrent quand-même: peut-être n'ont-ils pas bien écouté, peut-être l'instituteur a-t-il sauté un nom, le nom.

Le maire, découragé, se retire. Je m'en vais aussi.

Dans l'après-midi, je redescends au village. A la mairie, des têtes sont encore obstinément penchées sur les listes. Je vais chercher mon fil chez l'épicier, retourne à la mairie. Il n'y a plus personne. Alors, à mon tour, je parcours les listes. Je n'y trouve aucun nom familial, moi non plus.

30 août —

La vente du lait entier vient d'être rationnée. Les enfants âgés de moins de six ans recevront trois-quarts de litre par jour, les enfants de six à quatorze ans, un quart seulement. Les femmes enceintes et les malades auront droit à un demi-litre.

Petite annonce:

«Honorable érudit, réfugié Limoges avec sa femme, empêché de reprendre son emploi, cherche place garde dans château ou propriété contrée. Pourraient faire jardinage et cuisine.»

Les gouverneurs du Cameroun, de la Nouvelle-Calédonie et de l'Afrique Equatoriale Française ont été relevés de leurs fonctions. Les journaux en taisent les raisons. Qu'est-ce qu'on nous cache?

31 août —

Rencontré F., l'instituteur. L'école va rouvrir lundi prochain. La première classe doit être consacrée à la lecture des appels que Pétain a prononcés dans le courant de juin. — Je ne sais pas encore ce que je vais faire, dit F.

1 septembre —

Le sucre, les pâtes, le riz et le savon sont définitivement rationnés. Personne ne sait au juste combien on va en toucher, ni comment. C'est la pagaie. En attendant, qui peut constituer des réserves.

En ville, avec René, qui a l'air de se désintéresser des choses de la ferme. Au café, nous lions conversation avec un couple qui se trouvait à Bordeaux au moment de l'entrée des Allemands. — Ils sont extrêmement corrects, dit le mari avec étonnement. Tous de jeunes garçons, grands, solides et bien habillés. — Si vous voyiez leurs uniformes, soupire la dame. — Et ils paient pour tout ce qu'ils prennent, dit le monsieur. — En francs? — En francs ou en marks. Un mark vaut vingt francs.

Ils nous racontent cet épisode des journées de la retraite, dans une ville importante au sud de la Loire. Les colonnes allemandes approchaient. La population civile s'appretait à fuir. Sur la place principale, les gens étaient en train de s'entasser dans des cars et des camions. Soudain, des autos-mitrailleuses débouchèrent sur la place. Des militaires nazis en sortent, s'installent aux terrasses des cafés, commandent des consommations, s'acquittent en billets de cent francs, remontent dans leurs voitures, et les voilà repartis. Les gens ont mis une heure à comprendre ce qui s'était passé.

— Polis, prévenants, cédant leur place aux dames, dit la femme.

On annonce la révocation du maire de Chapareillant (Isère), Tardy, et de l'adjoint au maire de Suze-la-Rousse (Drôme), Jean, pour «propos antinationaux».

Petite annonce: «Recherchons sapeur Paul Valéry, génie compagnie 315-2.»

2 septembre —

Il paraît que nous allons toucher un livre de sucre, une demi-livre de pâtes, 200 grammes de matières grasses et un quart de savon. Pour tout un mois! La consommation du riz est interdite. Les restaurants ne peuvent servir de la viande que le dimanche, ainsi que trois autres jours par semaine au déjeuner seulement. Nous entrons dans l'ère des restrictions et des initiatives personnelles.

Petite annonce:

«Je fais la recherche de mes deux petites filles, âgées de 20 mois et 3 ans; elles se nomment Ninette et Violette Tonneau.»

Rentrée des classes, aujourd'hui. Par la fenêtre ouverte de l'école, j'ai vu les gosses prendre leur place sur les bancs, chahuter, échanger des horions. F., est entré, un peu plus pâle que d'habitude. Les enfants se sont tus. L'inspecteur s'est immobilisé derrière sa table, debout, les regards.

Une salle de classe comme elles le sont toutes dans les campagnes françaises. Des bancs usés par des générations de fonds culotte, un tableau noir, des murs blanchis à la chaux, nus, à l'exception d'une grande carte de France.

— Mes amis, dit F., et les enfants ont l'air de trouver cette expression toute naturelle, des centaines de milliers de Français ont été tués, blessés, faits prisonniers. Songeons à eux — en silence.

La classe s'est levée.

— Parmi vous, dit l'instituteur au bout de quelques instants, il y a des réfugiés. Je sais que vous serez gentils avec eux. Les uns et les autres, vous devrez beaucoup travailler cette année, pour apprendre, pour être forts, pour résister au mensonge.

Il s'est tu. A présent, pensez, il va leur lire les discours du Maréchal.

— C'est tout pour aujourd'hui. Vous pouvez rentrer chez vous.

4 septembre —

Petite annonce:

«72e Régiment d'Infanterie. Prière officiers ou soldats avertis lieutenant David, 5e compagnie, que sa femme est chez le président du Tribunal de Limoges.»

Ça devrait être signé: «Quelqu'un qu'ivous veut du bien.»

6 septembre —

Désormais, les préfets ont le droit, sans aucune forme de procès, d'interner dans des camps de concentration les personnes qu'ils jugent dangereuses pour la sécurité publique, c'est-à-dire les adversaires du gouvernement. L'enseignement congréganiste est de nouveau autorisé. Et l'on vient de suspendre le conseil municipal de Dijon. Avant-goût du fascisme.

René dit: — Pour cette histoire d'internement, Vichy n'a fait que reprendre un décret de 39. C'était un beau décret. Il était signé Daladier. Il a l'air de trouver ça très drôle.

(A suivre la semaine prochaine)

Le sens des responsabilités

Tous les pédagogues admettent qu'il faut donner à l'enfant le sens de ses responsabilités. En effet, le droit de vote ne confère pas automatiquement la connaissance du civisme non plus que le goût du travail social. D'où l'importance, au point de vue chrétien et humain, d'un organisme comme la Croix-Rouge de la Jeunesse qui, dans la seule province de Québec, groupe 60.380 écoliers et écolières.

L'œuvre accomplie au cours de la dernière année scolaire est vraiment merveilleuse et suppose, chez ces jeunes, un développement réel du sens social.

Soins médicaux à 360 enfants indigents;

Traitements dentaires à 236 enfants, dans des cliniques administrées par la Croix-Rouge de la Jeunesse;

Campagnes de récupération. Nous n'avons pas de statistiques complètes, mais voici qui donnera une idée du travail accompli: en quatre mois, les écoles protestantes de Montréal ont amassé 645 tonnes d'articles divers, encaissés \$6.162 pour des œuvres de guerre. On a en plus récupéré de grandes quantités de magazines et de jeux pour les camps militaires.

Fabrication d'un grand nombre d'articles en bois, dont 11.032 échelles pour les fracturés, et 420 supports pour tubes à essais, destinés aux laboratoires fédéraux. En plus, 700 échelles pour les postes de secours de la Croix-Rouge. Tous ces objets, fabriqués par des volontaires, ont été distribués gratuitement.

Confection de 54.081 articles vestimentaires pour nos troupes et pour les victimes des bombardements;

Grâce à des souscriptions recueillies par ses membres, la Croix-Rouge de la Jeunesse put acheter deux ambulances, une cantine volante, deux voitures de transport, et assurer l'entretien de deux garderies en Angleterre.

La Croix-Rouge de la Jeunesse ne se recrute actuellement que dans les écoles protestantes. On espère organiser bientôt des sections dans les écoles catholiques pour que nos écoliers et écolières acquièrent, eux aussi, le goût de la solidarité sociale et l'expérience des œuvres d'assistance.

VIENT DE PARAITRE

Paroles de paix

Par Joseph-Delvida Poirier

En s'inspirant de la devise de Sa Sainteté le Pape Pie XII: «La Paix est le fruit de la justice», M. Joseph-Delvida Poirier vient de publier un recueil de vers: «Paroles de Paix», qui lui a déjà valu les plus beaux éloges.

Dans une appréciation élogieuse, M. Julien Perrin, p.s., n'hésite pas à dire que ces Paroles, exprimées en mots simples que tout le monde peut comprendre, seront pour bien des cœurs comme une source fraîche aux jours ardents. Cette poésie transparente, au rythme captivant, exaltant la vertu, l'héroïsme, tout ce dont on vit, bercera les âmes d'une paix divine. M. Perrin exprime le vœu que les Paroles de Paix chantent sur les lèvres sincères des enfants, qu'elles résonnent dans la voix d'or des artistes, que les maîtres les revêtent de somptueuses harmonies. Quelles deviennent ainsi ce que les a voulues le poète, un chant d'amour pour l'humanité, un chant de gloire au Prince de la Paix!

«Paroles de Paix», par Joseph-Delvida Poirier, est en vente à la Librairie du Jour. Envoi (assuré) \$1.00.

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

Avis est donné par les présentes que le Signataire RICHARD CHARLES GRAYDON, du Corps des Signaux Royaux Canadien, de la Cité et District de Montréal, dans la province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada à sa prochaine session afin d'obtenir un Bill de Divorce d'avec son épouse, KATHLEEN KEARNS, épouse de EDWARD HOWELL, de la Cité et District de Montréal, dans la province de Québec, pour cause d'adultère.

Daté à Montréal, dans la province de Québec, ce 30 jour de juillet, 1942.

GREENBLATT & GOSNICKY, Procureurs du requérant.

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

Avis est donné par les présentes que FRANCES HELEN SHAND HOWELL, de la Cité et District de Montréal, province de Québec, épouse, demeurant présentement à 32, rue Saint-Vincent, Port of Spain, Trinidad, British West Indies, s'adressera au Parlement du Canada, à sa présente ou prochaine session afin d'obtenir un Bill de Divorce d'avec son mari, EDWARD HOWELL, de la Cité et District de Montréal, dans la province de Québec, Assistant Gérant, pour cause d'adultère.

Daté à Montréal, dans la province de Québec, ce 18e jour de juillet, 1942.

HENRY BOULKIND, 414, rue Saint-Jacques, Montréal, Qc.

Procureur de la Requête.

Quand vous êtes à

TORONTO

Descendez à

HÔTEL ST. RÉGIS

392, RUE SHERBOURNE

R.A. 4135

en face de l'église du Sacré-Cœur, la seule église catholique de langue française à Toronto.

Un Bon Whisky

JOHNNIE WALKER

BORN 1820, STILL GOING STRONG

Distillé, mélangé et

embouteillé en Écosse

Larmes de crocodile



Inventons un mythe!

(Donnons-nous une raison de vaincre!)

Alors que l'on nous avertit à l'avance de la gravité de la situation et que nos illusions d'un succès provisoire s'évanouissent, il nous faut encore nous demander si notre effort de guerre est sérieux.

Certains observateurs ont souligné une certaine insouciance qu'affichent nos recrues. Nos soldats se plaignent d'une trop longue inaction. Cependant l'on admet difficilement l'héroïque collaboration russe. Par ailleurs des désaccords fréquents entre patrons et ouvriers retardent la production. Ici même dans le Québec un "Non" retentissant dépece notre effort de guerre. Des feuilles réticentes et des associations abstentionnistes font inconsciemment le jeu de l'ennemi. Une vague de rumeurs déprimantes s'élève périodiquement. On relève à travers le pays une baisse d'enthousiasme. Il y a en certains endroits malaise, mécontentement, apathie. Que faut-il comprendre?

Peut-être le Canada est-il exempt de cette gabegie qui nuit à la production américaine et qui fait que quelques financiers véreux, quelques chevaliers d'industrie se sont enrichis par le commerce des armes avec l'étranger et comptent sur la dissension et l'intrigue pour augmenter leurs profits. Si la chose existe ici, la C.C.F. a bien raison d'exiger la conscription des richesses.

Qui demeurera l'appareil de doute et de suspicion qui s'élève autour de ce sujet. De tels soupçons sont nuisibles à un effort coordonné. Il faut nous en préserver. Inconscience, tâtonnements, scepticisme: Tout cela est désastreux! Chacun accepte la guerre à condition que l'autre en souffre. Des critiques sournoises se font entendre. On y va à reculons! D'un côté l'on est antibritannique, de l'autre antiparlementaire. Il est vrai que la propagande a gravement manqué aux moments stratégiques. Un stimulant doit nous être offert dans un but de ralliement. Inventons un mythe qui nous vaudra l'union sacrée!

Thumbs-up! Voilà un geste entraînant qui marqua la décision initiale de nos défenseurs. La campagne du V fut un réconfort aux heures sombres. Il nous faut plus encore: l'adhésion de tous à un idéal victorieux. L'affranchissement progressif pour tous les peuples.

Donnons-nous une véritable raison de vaincre! Nous en avons et la plus évidente: C'est la défense de la liberté!

La charte de l'Atlantique a magnifiquement élucidé ce problème des Nations Unies en concédant à chaque pays le droit d'une réorganisation selon ses besoins immédiats à l'après-guerre: Langue, religion, aspirations légitimes des peuples seront considérées. On pourvoiera au ravitaillement des nations affamées, à la réhabilitation des contrées dévastées, au désarmement total des agresseurs. Bravo! Mais si nous en restons là, le germe de mécontentement ne sera pas extirpé, le brandon de discorde ne sera pas éteint, l'équilibre ne sera pas rétabli!

Cela règlera le côté politique international de la question; mais il restera un problème d'ordre international à haut portée sociale à résoudre: L'élaboration de la

paix future qui devra comporter l'organisation d'un ordre spécial régénéré.

Des porte-paroles des nations démocratiques se sont exprimés en ce sens, de sorte que tout en coordonnant nos efforts vers la victoire, il n'est nullement interdit de songer à la liquidation de l'après-guerre et tous les hommes de bonne volonté devraient coopérer à ce but s'ils tendent vers le désir suprême de l'être humain: LA PAIX.

La démocratie n'a pas à s'excuser des défaillances du passé. Elle n'en est pas responsable. Le temps n'est plus aux regrets, aux tergiversations ou aux répit. C'est l'avenir qu'il faut préparer. Pour sauver une situation qui menace de devenir alarmante, un code d'idées et d'intentions doit être formulé... Il faudra que bientôt brille une lueur à l'Est annonçant un véritable ordre nouveau basé sur la justice et la charité.

Quelques-uns ont proposé déjà l'étude de théories qui ont fait fortune en d'autres pays. Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a d'intéressant dans les systèmes qui ont été mis à l'épreuve devra être considéré. Là où il y a eu des résultats probants, il faudra enquêter, si réellement l'on veut des améliorations. Il faudra voir de tous côtés et partir de cette conviction inébranlable que la démocratie seule servira de fondation à la société future.

Avouons que c'est un mauvais équilibre des valeurs, une injuste attribution des pouvoirs et l'exploitation de la classe ouvrière qui ont donné naissance à des puissances de proie. Toutes les idéologies qui sont nées depuis l'essor du machinisme: Fascisme, Nazisme, Communisme, Crétinisme, etc., sont la conséquence d'un déséquilibre social. Lorsque durant les dernières décades, les découvertes extraordinaires ont changé du tout au tout les matières et les conditions de vie, généralisant le confort; alors que le progrès mécanique aurait dû atténuer les revendications du travail et améliorer les conditions de l'économie, l'évolution sociale n'a pas eu lieu!

Il faudrait que les chefs responsables, les gouvernements qui sont appuyés par les fervents de la liberté et de la justice s'engagent solennellement à résoudre ce problème. Et puisqu'ils ont le pouvoir de mobiliser actuellement les ressources naturelles et le capital humain, qu'ils prennent le droit de garantir à l'après-guerre le droit au juste travail, à la liberté de conscience et de parole et à diverses formes d'assistance sociale. Si nous n'avons pas l'excuse de l'envie, l'instinct de conservation devrait nous soutenir.

Il n'est pas trop tard pour que l'on développe un mythe qui nous soit une raison de vaincre de farouches adversaires et d'intransigeants fanatiques: Byzance fut prise aux cris de "Jagma": Pilla-ge! Ce ne sera pas le nôtre. La Marseille a proclamé la raison de la révolution française. Les Russes qui se défendent en lions ont un idéal commun à défendre: En plus d'aimer leur pays, ils ont à sauver et à confirmer une expérience sociale phénoménale. Aux Allemands fanatisés, on a promis la terre en partage, la gestion du monde. Le Japon croit en la

supériorité de ses mythes et de son teint en terre asiatique. Mussolini imagine le fascisme, en troussant des vestes et en décrétant la politesse des chemises. L'état-roi, le peuple à son service? Rien n'était changé mais quelle mascarade! Nous refusons un tel asservissement.

Nos promesses à nous n'auront pas cette arrogance, ni ce mépris de la dignité et de la raison. Elles seront imbues de justice et de charité; nous apportant des données économiques objectives tendant à la décentralisation des pouvoirs, à une plus équitable répartition des biens; bref à une réforme de notre système économique, visant à la dignité humaine et à la sécurité matérielle.

Nos soldats se battent pour défendre un foyer qu'ils ne croient pas en danger, pour une patrie qui n'existe que sur la carte illusoire de la bonne entente, pour ce qu'ils croient un agglomérat politique mais non une nation aux vues homogènes. Aux moments solennels, nous n'avons pu, nous entendre quant aux choix d'un drapeau. C'est donc le devoir de l'Etat, par la propagande, par l'information, de résoudre les problèmes urgents, d'étaler des propositions, de provoquer des rencontres cordiales.

Cependant un fait indéniable existe: Les plus enthousiastes de la véritable défense de notre civilisation parmi les nôtres sont ceux qui ont le sens des réalités très développé, grâce à un jugement sain et à la lumière d'abondantes lectures et de renseignements variés.

Pour éviter d'autres cataclysmes il faudra encore que ce nationalisme aigu cause d'ambitions égoïstes, disparaisse, pour faire place à des concepts plus humanitaires, apportant une meilleure entente entre les races et une plus grande solidarité entre les classes.

Ces pensées du biologiste Jean Rostand adressées à l'élite, sont le reflet de tout ce que les économistes, les savants prévoient en ce sens: "Jusqu'où ira l'homme dans la maîtrise des forces matérielles? Demain il libérera l'énergie intra-atomique, il voyagera dans les espaces interplanétaires, il prolongera la durée de sa propre vie, il cambattra la plupart des maux qui l'assaillent et même ceux qui créent ses propres passions en instaurant un ordre meilleur dans ses collectivités".

La succession des événements amènera infailliblement des réformes! Pourquoi pas nous en offrir un avant-goût tout de suite, pour quoi ne pas satisfaire les exigences populaires les plus sensées, les plus réalisables.

Inventons un mythe! Donnons-nous une raison de vaincre!

Avec une plus grande diffusion des idéaux pour lesquels nous combattons, devant l'assurance d'une réhabilitation de l'individu et la promesse d'un équilibre social rétabli, les citoyens intégrés, le peuple rassuré, les partisans d'un remaniement social seraient de tout cœur du côté des défenseurs de la liberté.

Avec un programme de réformes sociales basé sur la justice et l'équité et comprenant une révision du suffrage populaire, l'établissement d'utilités publiques et l'application du travail obligatoire, ce ne serait plus un mythe mais une certitude victorieuse qui nous ferait accepter tous les sacrifices et mener le bon combat pour la démocratie, pour notre pays et en définitive pour le plus grand bien de chacun de nous.

Ch. DOYON

LE PUBLIC COMPREND

Il a été impossible pour plusieurs locataires de faire installer un téléphone à domicile. Bien qu'ils soient quelque peu déçus, ils réalisent toutefois que la guerre s'est emparée de tous les principaux matériaux nécessaires à l'équipement du téléphone. La compagnie du téléphone est donc, actuellement, dans l'impossibilité d'améliorer son industrie. Elle ne peut et ne doit se servir que de ses propres stocks, et ceci jusqu'à la fin de la guerre.

De plus elle doit pourvoir aux installations téléphoniques destinées, de façon impérieuse, aux usines de guerre et de munitions.

On comprendra combien cet effort est indispensable.

C'est la raison pour laquelle les installations particulières ont été suspendues et que les nouveaux équipements sont strictement réservés aux services essentiels à la défense nationale.

Le public comprendra la situation.

Il sait qu'aujourd'hui toutes les énergies se tendent vers un but essentiel: la Victoire.

Le Canadien National et la récupération

Au cours des dix-sept derniers mois le Canadien National a contribué à la récupération plus de 285,000 tonnes de matériel de rebut. C'est là la contribution de notre réseau à l'effort de guerre du pays. Tout ce matériel de rebut provient des propriétés du Réseau à travers le pays. La valeur de ce matériel ainsi récupéré s'est élevée l'an dernier à plus de millions de dollars, soit \$200,000 de plus qu'en 1940.

Comment les nouvelles nous viennent de Chine

A venir jusqu'au début des hostilités contre le Japon en 1937, les nouvelles de Chine qui atteignaient le reste du monde étaient presque toutes communiquées par un petit groupe de correspondants d'agences et de journaux étrangers. Changhaï était alors le centre d'information de l'Asie orientale continentale et les représentants des grandes agences d'information comme l'Associated Press et l'United Press étaient stationnés là. Ce n'est qu'en certaines occasions particulières que des représentants de ces agences visitaient l'intérieur du pays. Le gouvernement chinois avait bien créé quelques années avant 1937 un office d'information officiel à Nanking, mais la plupart des correspondants étrangers préféraient s'en remettre à un personnel chinois qui traduisait les nouvelles paraissant dans les journaux de langue chinoise. Ces correspondants comptaient aussi largement sur les autres résidents étrangers qui se trouvaient à posséder des relations utiles à l'intérieur.

D'ailleurs, il n'existait guère de demande pour les nouvelles de Chine et ce qui paraissait dans la presse mondiale se limitait presque exclusivement aux faits divers particulièrement intéressants.

Lorsque la guerre éclata, le public lecteur dans les autres pays se mit à suivre avec plus d'intérêt ce qui se passait en Chine. Si les premiers récits de bataille furent communiqués par l'office d'information officiel à Nanking, l'attaque contre Changhaï se déroula sous les yeux mêmes des correspondants et le monde commença à recevoir des récits de guerre de témoins oculaires.

La chute de Changhaï et de Nanking entraîna le déménagement de l'office d'information à Hankéou, puis à Tchoungking lorsque les Japonais rendirent la première ville intenable. Pendant qu'un certain nombre de correspondants étrangers suivaient l'office d'information dans ses déménagements, d'autres demeuraient à Changhaï d'où ils transmettaient des nouvelles apportées de l'intérieur par des voyageurs ou par la rumeur publique.

Au cours de cette période, jusqu'à ce que la ville fût tombée aux mains des Japonais, Hongkong constituait un débouché très utile pour la publicité du gou-

vernement chinois. Il existait un service aérien régulier avec Tchoungking et ainsi il était facile de recueillir les nouvelles de la Chine libre aux sources officielles et autres et de les transmettre à l'étranger en passant par cette colonie anglaise. Hongkong offrait d'autant plus d'avantages qu'il était facile d'y faire imprimer et expédier des textes publicitaires anglais, ce qui était pratiquement impossible à Tchoungking, surtout au début.

Lorsque la guerre éclata dans le Pacifique, on perdit l'un après l'autre presque tous les postes de relai qui pouvaient servir à la diffusion des nouvelles de la Chine libre. Après la chute de Hongkong, les Chinois utilisèrent à cette fin Rangoon et Manilla, mais seulement pour les perdre un peu plus tard. Sauf certaines dépêches qui auraient été transmises par voie de la Nouvelle-Delhi, la Chine libre n'aurait plus guère que la radio comme moyen de communication direct avec le monde extérieur. Deux postes de Tchoungking, XGOX et XGOY, irradient maintenant des nouvelles et des programmes en plusieurs langues. On dit que les émissions en langue anglaise destinées aux auditeurs anglais et américains l'emportent de beaucoup.

La préparation de la publicité pour consommation étrangère est maintenant confiée à un organisme officiel connu sous le nom de service international de l'office chinois d'information, qui a son siège à Tchoungking. Ce service compte plusieurs sections dont chacune a un personnel versé dans la langue et les coutumes du pays auquel les textes publicitaires sont destinés. On rapporte que si les sections allemande et française sont aujourd'hui inopérantes les sections anglaise et russe sont fort actives. Les services d'information chinois aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne aident à la diffusion des dépêches dans ces pays tant que la section russe se tient en contact étroit avec l'agence soviétique TASS et l'ambassade russe à Tchoungking. Une autre section prépare des feuillets rédigés en japonais qui doivent être distribués en Chine occupée. Les Chinois espèrent éventuellement jeter ces feuillets en même temps que d'autres projectiles plus lourds sur Tokyo et les autres villes japonaises.



L'impôt sur le revenu est équitable pour tous

La quatrième année de guerre coûtera au Pays près de quatre milliards ou l'équivalent de \$350 pour chaque Canadien—homme, femme, enfant. Bien que l'impôt sur le revenu soit plus élevé que jamais, l'Etat ne prélèvera au moyen de l'impôt que 52% de l'argent dont il a besoin. Il empruntera le reste sous forme de Timbres et de Certificats d'Épargne de guerre et d'Obligations de la Victoire.

Dès la première paye de septembre, les patrons devront, aux termes de la loi, déduire de votre salaire votre impôt sur le revenu et en faire promptement remise au Gouvernement. Ainsi, tout le monde paiera périodiquement ses impôts.

Si les impôts sont lourds, ils restent supportables. Voici quelques aspects favorables:

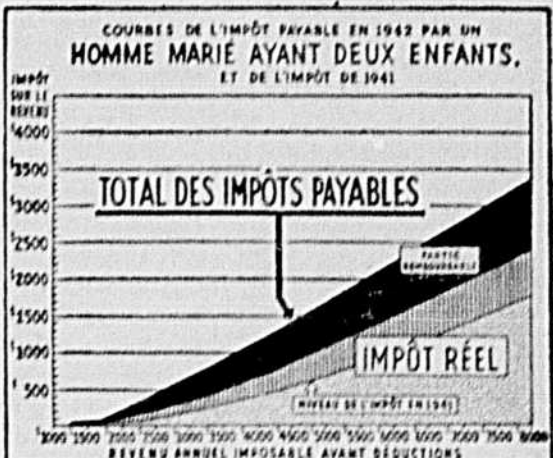
1—Vous acquitterez vos impôts par versements périodiques, de sorte que vous n'aurez pas à déboursier d'un coup une grosse somme, l'an prochain.

2—Il sera tenu compte de l'impôt de la Défense nationale qui vous a été retenu au cours des huit premiers mois de cette année dans le Tableau des déductions d'impôt.

3—Bien que le taux de l'impôt sur le revenu ait été considérablement augmenté, une bonne partie de cette augmentation représente en réalité de l'épargne remboursable avec intérêts après la guerre.

4—Les primes d'assurance et de rentes viagères que vous avez à payer, ainsi que les remboursements de capital sur une hypothèque grevant votre maison et les versements à un fonds de pension que vous devez effectuer, pourront être déduits (à concurrence d'un certain maximum) de la partie de votre impôt sur le revenu représentant de l'épargne. Dans bien des cas, ces déductions exempteront le contribuable des prescriptions relatives à l'épargne automatique.

À moins que vous ne soyez célibataire, sans dépendants, et que vous n'ayez à faire aucun des paiements mentionnés à l'article 4, vous devrez remplir la formule TD-1 et la remettre à votre employeur. Sans cela, vous risqueriez de ne pas obtenir les déductions auxquelles vous avez droit. HÂTEZ-VOUS. Remettez immédiatement à votre employeur la formule TD-1 afin de bénéficier des déductions dès le début.



DOMINION DU CANADA — MINISTÈRE DU REVENU NATIONAL
DIVISION DE L'IMPÔT SUR LE REVENU

GOLIN GIBSON,
Ministre du Revenu National

C. FRASER ELLIOTT,
Commissaire de l'impôt sur le Revenu

Citation d'actualité

On trouvera ci-dessous les vers dus à Victor Hugo, reproduits par "Le Devoir" et qui ont fait en quelque sorte l'objet, en première page de ce numéro, d'un complément d'information!!!

Pour l'écrivain vénal il est un dur moment.
Après avoir tiré de son encre qui ment
Tout ce qu'elle contient de noirceur et de bave,
Après avoir été l'affreuse plume esclave,
Après avoir haï pour le compte d'autrui
Soudain cet homme un jour sent que, venant de lui,
L'injure est un éloge et la louange un blâme.
Et qu'il ne peut plus nuire à force d'être infâme.

Quand il est démontré, prouvé, public, patent,
Qu'on a livré son âme et qu'on reçu tant,
Qu'on est prostitué par brevet authentique,
Qu'on trottoir du chantage on a tenu boutique,
Qu'on s'est fait insulteur moyennant un loyer,
Qu'on est allé chez ceux qui peuvent bien payer
Vendre de l'impudence et de la calomnie,
Qu'on a, pour de l'argent, outragé le génie,
La probité, le droit, le courage, l'honneur,
On est mieux qu'assassin, on est empoisonneur :
On est moins qu'un bandit du bois, en est un drôle.
L'or aux mains flétrit plus que le fer sur l'épaule.

Victor HUGO

SARCLURES

Puisqu'il faut dire de bonne heure, comme de raison, d'un jour à l'autre et une fois pour toutes, pourquoi disons-nous à bonne heure, comme de juste, du jour au lendemain et une fois pour tout ?

Même question angoissée quant à avant-midi pour matinée...

Qu'est-ce qu'un annuaire ? La racine même de ce vocable nous enseigne l'attribut essentiel de l'objet qu'il désigne. Que ce soit un recueil contenant le résumé des événements de l'année précédente et des renseignements statistiques, administratifs, etc., pour l'année, ou qu'il s'agisse d'un ouvrage donnant la liste de personnel d'une profession, des abonnés, à un service, etc., ce recueil ou cet ouvrage doit être annuel, doit être publié annuellement. S'il est mensuel, semestriel ou trimestriel, ce n'est plus un annuaire ; il devient un indicateur (livre ou brochure qui sert de guide), ou tout ce qu'il vous plaira, selon sa nature et son but. Le Bottin était — il l'est sans doute encore — un annuaire du commerce, de l'industrie et des adresses de Paris, du département de la Seine et de certains départements étrangers. Le mot annuaire remplaçait généralement celui d'annuaire, en 1793. Aujourd'hui ces deux dénominations s'emploient à peu près indifféremment l'une pour l'autre.

J'ai souvent pesté contre l'emploi du mot annuaire pour désigner notre indicateur de téléphones, qui est publié plus d'une fois par an (d'autre part, notre Lovell est, lui, un annuaire). Déplorons aussi l'usage courant des mots "livre du téléphone", anémique traduction — qui n'a même pas le mérite d'être exacte — de telephone book, qui signifie book of the telephone puisqu'on ne peut pas dire telephone's book, pas plus que engine's house ou game's field (engine-house, game-field).

Je constate avec joie — joie tempérée par les 27 "annuaire" relevés à la première à la dernière page — que la dernière publication d'une compagnie de téléphones porte, au recto de la couverture, ce fameux "indicateur". C'est toujours ça de gagné et Paris ne s'est pas bâti en un jour.

Je lis que "la caféine agit pour vous dérober de votre sommeil". En vérité, que d'embarras pour dire que la caféine peut causer de l'insomnie, ou peut empêcher de dormir.

De plus, sous cet horrible pour (agir pour dérober), je vois se glisser le musée du traducteur, victime des mots anglais for et to (to go for a walk, to try to speak... aller pour une marche, essayer pour parler). Pour, cette redoutable préposition, est le fléau de notre prose nationale. Dites-vous "le vin agit pour enivrer ou "le vin enivre" ?

Et maintenant, pourquoi ce "dérober de votre sommeil" ? Outre que dérober remplacerait avantageusement agit pour dérober, "dérober" est un verbe actif, qui exige un complément direct, donc sans préposition. Dit-on "dérober une bourse" ? Oui. Dit-on "ce melon m'a dérobé de la digestion" ? J'en doute fort.

La réclame d'un poissonnier m'offre des "huîtres sur demi-écaille et des crevettes écroulées". Ce pauvre homme n'a pas grand confiance en ses crevettes. De quelle croûte sont-elles recouvertes ? On écoute un fromage, on écoute un pain pour en avoir la mie, mais — si les hors-d'œuvre m'ont réservé cette rose surprise — j'efflacherai mes crevettes, ou je les décourtiquerai, tout comme une amande.

Et qu'est-ce qu'une huître "sur demi-écaille" ? Tout bonnement l'écho de l'anglais on the half shell. Est-il possible que ce com-
merçant, qui a édifié sa fortune

sur des animaux aquatiques, ne sache pas que l'huître est renfermée dans une double coquille fermant à charnière, et qu'on appelle écaille chacune des valves d'une coquille bivalve ? Pourquoi "demi-écaille" ? Il est de ces cas où l'on peut mettre trop de points sur les i et être plus royaliste que le roi.

Un grand magasin me supplie d'acheter, à son rayon de la confiserie, des bonbons Marzipan — avec un M majuscule, s.v.p.

Ce marzipan, qu'on voit partout, m'agace depuis longtemps (vieux ronchonneur, va !). Que nos pâtisseries-confiseurs sachent donc une fois pour toutes que c'est un mot anglais, marzipan et aussi marchpane, dont nous avons l'équivalent bien français, puisqu'il date d'avant les croisades : masepain. Il est tout aussi impardonnable de dire, d'écrire des bonbons marzipan que du sucre au barley ou des marshmallows, pour du sucre d'orge ou de la guimauve.

Dans l'antiquité, si un petit enfant grec avait été bien sage, sa maman lui donnait un gâteau d'orge et de miel qui s'appelait maza. Plus tard, une pâtisserie à peu près semblable reçut, en Italie, le nom de pane di maza, mélange de racines grecques et latines qui voudrait dire quelque chose comme "pain de gâteau". Cette douceur se civilisa comme tout le reste (?) et devint une pâte d'amandes pilées avec du sucre. Les Italiens la nommèrent marzapane, et c'est l'origine de l'anglais marzipan. Mais les Français, eux, l'appelèrent masepain, et plus tard masepain.

Ce vocable, chers lecteurs, ne le connaissons-nous pas tous ? Si, comme moi, pour oublier les tristesses quotidiennes, vous avez conservé vos contes de fées, votre bibliothèque rose, vos belles histoires du doux Charles Perrault, vous y verrez que, reines et rois, princesses blondes et princes charmants, sans oublier cette pauvre Sophie et le général Dourakine, l'évorent — à belles dents et à chaque page — du masepain.

Vade Retro, Marzipan ! Un laitier remet à ses clients un "avis" où je lis (a) Toute vente de lait (...) doit être fait pour argent comptant ; (b) Aucun produit laitier doit être livré ; (c) Pour se conformer à ce règlement, nous suggérons que vous preniez... ; (d) Nous regrettons l'inconvénience... ; et enfin (e) remercier de votre patronage.

(a) et (b) n'ont pas besoin de commentaires ; un écolier de dix ans sait que le participe passé employé avec l'auxiliaire être s'accorde avec le sujet du verbe, et qu'aucun ne signifie nul qu'avec la négation ne à la ligne. Le reste est plus grave : (c) la concordance pronominale n'est pourtant pas compliquée ; on ne dit pas pour l'assoir prenez cette chaise, ni pour s'amuser, vous irez au ciné... pourquoi écrire : pour se conformer... nous suggérons que vous preniez ?

(d) Le mot inconvénience n'existe pas, que je sache. (e) Quant à patronage, je cite une fois de plus le savant ouvrage de M. Léon Lorrain (Les étrangers dans la cité, p. 83) : "En français, les mots patron, patronage, comportent une idée de protection ; son saint patron, une oeuvre de charité sous le patronage du maire, d'une dame patronesse. Ils ne sont pas synonymes de client, clientèle. Nous invitons votre patronage (We invite your patronage), lisons-nous dans une annonce. C'est là du français à la manière de Jerry Shaw : "Vous regardez fatigué, ce matin ; quelle est la matière avec vous ?"

Blanchissons ces lapsus au milk of human kindness...

Paul MORIN

Errata du 15 août — 3e colonne, les 6 derniers mots devraient être en italiques ; 2e alinéa, lire : soupe, et non : coupe.

Secours relatif



Conversation de table

Conservation des aliments

LE MAÏS

par Louis P. De Gout

CORN ON THE COB — "...from which the melted butter drips when it is half way to my lips, and when it comes up to my grin my teeth sink in and in an in..."
— From Mémoires d'un Gourmet Chef.

Pendant la période gale des "1900" les vendeurs de maïs... tout chaud, tout bouillant... mangés-en, circulaient dans le Broadway de New-York, poussant leur petites voitures portant un brasier sur lequel étaient cuits des épis de maïs dans moût et moût lait. Un seau contenant du beurre fondu était accroché à l'un des brancards de la baladeuse. Chaque acheteur brassait son épi... tout chaud... tout bouillant, lui-même à l'aide d'une brosse de peinture trempée dans le beurre fondu. Il n'était pas rare de voir des gens de la haute société sortant d'un club ou d'un théâtre quelconque, voire même des équipages contenant des belles de nuit, repues jusqu'au cou, côtoyer des ouvriers en salopette, mordre à pleine dents dans leur maïs, sans se soucier aucunement du qu'en-dira-on et des gosses de la baladeuse, alors que le vendeur, insouciant des balivernes et des plaisanteries, tout en servant sa clientèle hétéroclite, continuait de crier sa marchandise : "...C'mon ! get your corn, fresh, sweet and hot ! It's tasty ! It's delicious ! It's wonderful ! Five cents an ear, butter at will. C'mon ! Alors qu'à quelques pas de lui, un autre marchand profitait de la voix de stantor de son concurrent pour simplement dire : "Here, too!"

La tendresse du maïs en épis est due à la très petite quantité de féculé dans les grains. Sa saveur est due à la grande quantité de sucre que contiennent les grains. Alors que les épis sont encore sur la tige l'activité enzymatique convertie constamment le sucre des grains en féculé, et en même temps du sucre nouveau venant des feuilles y afflue. Lorsque vous retirez les feuilles entourant l'épi de maïs, vous n'arrêtez pas la transformation enzymatique du sucre en féculé, mais vous arrêtez la source du nouveau sucre. En conséquence le plus longtemps en épi de maïs reste sans être cuit après avoir été coupé de sa tige, il devient dur et beaucoup plus féculent, partant moins savoureux.

Pour ce qui est de la culture du maïs, il est à noter qu'il ne pousse pas comme toutes les autres céréales, lesquelles, quoique domestiquées depuis des siècles, se sèment d'elles-mêmes et persistent, pendant plusieurs générations sans l'intervention de la main humaine. Le maïs au contraire, perd tous ses pouvoirs de se distribuer et se maintenir lui-même. Nulle part dans le monde entier le maïs ne peut se perpétuer ni pousser sans l'aide de l'homme.

Le maïs fait partie de l'histoire de l'Amérique. Il fait partie de sa structure tant politique qu'économique depuis les os jusqu'à la moelle, et il est des plus importants qu'il ne soit pas négligé par la génération présente possédée d'une perception de cellophane, car il est possible, il est même probable que l'humble maïs soit le sauveur de la famine que ce monde anar-
chique nous promet, tout comme il le fit pour les bavares au XVIIIe siècle.

Le maïs pour conserve doit être jeune et tendre et conservé immédiatement après avoir été coupé de sa tige.

CONSERVE DE MAÏS EN ÉPIS

Débarrassez les épis de leurs feuilles ainsi que des fils soyeux qui enveloppent et couvrent les grains très minutieusement. Faites-les bouillir à l'eau non salée pendant cinq minutes, en comptant du moment où l'eau entre en ébullition. Placez les épis dans des bocaux en verre d'une contenance de un quart (4 tasses), préalablement stérilisés et encore chauds ;

que le bouillonnement de l'eau ne les choque ni ne les casse, et faites bouillir constamment pendant 3½ heures. Retirez de l'eau ; visez les couvercles à fond, et lorsque froids, placez-les dans un endroit frais, sec et noir.

—NOTE: Chaque bocal de 1 quart (4 tasses) peut contenir 4 épis moyens. Vous pouvez aussi utiliser des bocaux de deux quarts, soit 8 tasses de contenance, ou 8 épis. Dans ce cas, laissez bouillir continuellement pendant 4 heures.

Pour conserver du maïs en grain, appelé dans le commerce "cream style", procédez comme suit :

CONSERVE DE MAÏS EN GRAINS CREAM STYLE

Coupez les pointes des grains sur l'épi même ; raclez la pulpe de ce qui reste des grains sur l'épi, et mélangez le tout. Placez dans une marmite ; ajoutez 1 cuillère à café (à niveau) de sel et 2 tasses d'eau

La nuit de Dunkerque

par Louis Aragon

Le grand poète Louis Aragon a publié en mars dernier, un nouveau recueil de poèmes intitulé "Les Yeux d'Else". Nous en détachons "La Nuit de Dunkerque" :

La France sous nos pieds comme une étoffe usée
S'est petit à petit à nos pas refusée

Dans la mer où les morts se mêlent aux varechs
Les bateaux renversés font des bonnets d'évêque
Bivouac à cent mille au bord du ciel et l'eau
Prolonge dans le ciel la plage de Malo

Il monte dans le soir où des chevaux pourrissent
Comme un piétinement de bêtes migratrices

Le passage à niveau lève ses bras rayés
Nous retrouvons en nous nos coeurs dépareillés

Cent mille amours battant au coeur des Jean-sans-terre
Vont-ils à tout jamais cent mille fois se taire

O saints Sébastiens que la vie a criblés
Que vous me ressembliez que vous me ressembliez

Sûr que seuls m'entendront ceux qui la faiblesse eurent
De toujours à leur coeur préférer sa blessure

Moi du moins je crierais cet amour que je dis
Dans la nuit on voit mieux les fleurs de l'incendie

Je crierais je crierais dans la ville qui brûle
À faire chavirer des toits les somnambules

Je crierais mon amour comme le matin tôt
Le rémouleur passait chantant Couteaux Couteaux

Je crierais je crierais Mes yeux que j'aime où êtes-
Vous Où ce-tu mon alouette ma mouette

Je crierais je crierais plus fort que les obus
Que ceux qui sont blessés et que ceux qui ont bu

Je crierais je crierais Ta lèvres est le verre où
J'ai bu le long amour ainsi que du vin rouge

Le lierre de tes bras à ce monde me lie
Je ne peux pas mourir Celui qui meurt oublie

Je me souviens des yeux de ceux qui s'embarquèrent
Qui pourrait oublier son amour à Dunkerque

Je ne peux pas dormir à cause des fusées
Qui pourraient oublier l'alcool qui l'a grié

Les soldats ont creusé des trous grandeur nature
Et semblent essayer l'ombre des sépultures

Visages de cailloux Posture de déments
Leur sommeil a toujours l'air d'un proestiment

Les parfums du printemps le sable les ignore
Voici mourir le Mai dans les dunes du Nord.

bouillante pour chaque quatre tasses de pulpe et pointes ; faites bouillir 5 minutes ; mettez en bocaux ; scellez partiellement et procédez comme il est dit pour Conserve de Maïs en épis.

Pour conserver du maïs en grains entiers opérez de cette manière :

CONSERVE DE MAÏS EN GRAINS ENTIERS

Coupez les gains à ras de l'épi et sur l'épi même avec un couteau

bien tranchant ; placez-les dans une marmite et ajoutez-leur 1 cuillère à café (à niveau) de sel et 2 tasses d'eau bouillante pour chaque quart (4 tasses) de grains. Faites bouillir 5 minutes ; mettez en bocaux ; scellez partiellement comme il est dit pour Conserve de maïs en épis, et faites bouillir constamment pendant 3½ heures. Scellez à fond.

(A suivre)
Louis P. DE GOUT.

Où est Gos ?

Plus de gens découvrent chaque jour que Dow est la plus délicieuse des bières

Un évènement musical

Du 17 au 25 septembre le Metropolitan Opéra donnera à Montréal une série de représentations lyriques. Le choix du programme fait honneur à ceux qui l'ont conçu.

Le délabrement de l'esprit qu'offre la musique n'est plus à prouver. Cependant un récent et petit exemple l'illustrera d'avantage.

Aux usines de la Fairchild, près Montréal, toute une batterie de hauts-parleurs est en cours d'installation. A dater de la semaine prochaine, et toutes les heures, il sera donné un concert de dix minutes de musique attrayante, à l'exclusion de la musique de jazz. Le répertoire comportera opéras, opéras-comiques, opérettes. Il est prouvé que la production augmente considérablement à la suite de ces auditions qui rompent la monotonie du travail. L'esprit se repose, le cerveau s'allège, les soucis s'évanouissent.

Nous avons toujours donné, dans ce journal, une importance considérable à la musique. Beaucoup de nos lecteurs sont des mélomanes avisés.

A l'heure où les esprits sont hantés par des problèmes moraux et matériels angoissants, la douceur éperdue d'un chant, l'appel ému d'un violon, le cristal échappé à la harpe sont comme un baume nécessaire.

C'est dans la musique et la poésie réunies que l'homme a trouvé ses moyens d'expression les plus élevés.

Nous serons, pour notre modeste part, heureux d'aider au succès d'une entreprise qui fait honneur à ceux qui l'ont osée.

Elle n'était pas, cette entreprise, sans risques. Mais le public sait reconnaître les siens, ceux qui s'efforcent de lui apporter, malgré le trouble et la dureté des temps, ces satisfactions intellectuelles sans lesquelles la vie ne serait qu'aridité et désolation.

Les œuvres qui seront représentées comptent parmi les plus belles. C'est pour Montréal, un singulier avantage de pouvoir s'offrir, en aussi peu de jours, autant de triomphes de la scène lyrique, lorsque l'on songe à la qualité des artistes qui animent ces œuvres.

Parmi ce magnifique programme, il est bien difficile de faire un choix. Cependant dès notre prochain numéro nous commencerons une courte étude inédite des drames musicaux que le Théâtre Saint-Denis présentera bientôt.

Ces études, faut-il le dire, n'auront aucun caractère publicitaire.

Un journal comme le nôtre les devait et à l'art et à ses lecteurs.

MONTREAL

CAPITOL: "Footlight Serenade" — "Through Different Eyes".

IMPERIAL: "Take A Letter Darling" — "This Gun For Hire".

LOEWS: "MRS. MINIVER", 2e semaine.

PALACE: "They All Kissed The Bride".

PRINCESS: "Magnificent Dope" — "Spy Ship".

ST-DENIS: "La Citadelle du Silence" — "Ma Soeur de lait".

ELECTRA: sam. à mar.: "North To The Klondike" — "Road To Happiness" — "Silver Station"; mer. à ven.: "Prison sans Barreaux" — "Le Prince de Minuit".

QUEBEC

CANADIEN: "Si Tu Reviens" — "Le Petit Jacques".

CINEMA DE PARIS: "Yoshiwara" — "Les Anges Noirs".

SHERBROOKE: CINEMA DE PARIS: "Le Mensonge de Nina Petrova" — "La Bataille Silencieuse".

TOIS-RIVIERES: CINEMA DE PARIS: "Les Secrets de la Mer Rouge" — "Maman Colibri".

TOURISME: LES MIMOSAS, 106 ouest, rue Sherbrooke, Montréal.

Chronique des Livres

Lieutenant John F. Hasey—Yankee Fighter

(The story of an American with the Free French Foreign Legion as told to Joseph F. DINNEEN)
1 vol. Little, Brown and Co., Boston.

A vingt-cinq ans, John F. Hasey qui termine le récit de ses aventures en se promettant de retrouver une place dans le combat, est un vétéran de trois campagnes. Il a eu les pieds gelés en Finlande, le corps desséché en Afrique, la figure transpercée à Damas. Il a servi avec les guerriers les plus rudes du monde, et à mérité leur admiration. Affreusement blessé parmi eux, il a reçu cet hommage, le seul qui put récompenser son mérite:

"... Indifférent au danger, imbu des sentiments les plus élevés, dans le premier engagement il gagna, également, l'estime des légionnaires..."

Une médaille parfois peut s'égarer, le jugement d'un chef, au soir de la bataille, peut le tromper dans la distribution des éloges, mais celui qui tout au long des étapes, à la tête de ses compagnons dont il est responsable et dont la vie lui est confiée, n'a pas failli à leurs yeux, celui qui s'est acquis leur respect dans l'action, qui dans la misère de tous les jours, écrasé de fatigue, mourant de soif, rongé d'ennui a gagné, puis conservé, "l'estime des légionnaires", celui-là est agréé parmi les braves du monde.

"... Bataillon de la légion étrangère, 13ème brigade mixte, dit une autre citation, le lieutenant John Hasey... a les qualités d'un homme, d'un soldat, et d'un chef. Il a gagné sa place dans le coeur de ses camarades, aimé et respecté par eux..."

John Hasey est né avec, comme disent les Anglais, la cuillère d'argent dans la bouche. Tendrement élevé par des parents fort riches, la vie lui fut toujours facile. Voyageant autant pour voir le monde, que pour échapper à des études trop ardues, il visita, en touriste, l'Europe, et cette côte d'Afrique qu'il devait plus tard aider les alliés à conquérir.

Enchanté par la France, il décida de s'y fixer et choisit le métier pacifique et mondain de vendeur, à Paris et à Monte-Carlo, chez "Cartier", l'un des joailliers internationaux.

Son abord facile, sa gentillesse, sa franchise américaine lui acquirent, non seulement un succès professionnel, mais l'amitié de ses clients. C'est ainsi que, bien plus tard, après la chute de la France, vagabond de la liberté perdu sans ressources au Portugal, il ira frapper à la porte du Duc et de la Duchesse de Windsor et sera reçu par eux comme une ancienne connaissance.

Ayant profité de toute la douceur de vivre que Paris pouvait offrir à un jeune Américain, séduisant, gagnant bien sa vie, compagnon agréable, bon buveur et ne détestant pas "flirter", John Hasey pensa, lorsque la guerre éclata, qu'il n'y avait pour lui qu'un parti à prendre, celui d'un engagement volontaire.

Il s'inscrivit donc, tout simplement, à la Légion Etrangère, et le rapporte avec moins d'émotion qu'il n'avait mis à raconter ses ruses pour attirer chez Cartier, Marlène Dietrich. La Légion, après l'avoir accepté et l'avoir habillé de kaki, dut le renvoyer, "dans ses foyers", un accord avec les Etats-Unis ne permettant pas de mobiliser un citoyen américain dans l'armée française.

Hasey décide donc de former, avec quelques camarades, une section d'ambulances. Ils éproueront leurs économies à tenter de la mettre sur roues. Qu'on fasse confiance aux administrations de deux grands pays amis, aucun tracés ne leur fut épargné, et Hasey, exaspéré d'inaction, demanda son départ pour la Finlande.

Sous les forêts blanches, travaillant quatre heures pour faire tourner un moteur, gelant au point de perdre tous les ongles de ses pieds, transportant ses blessés d'une ambulance détruite à une autre, et du front même à l'hôpital, il finit par être atteint d'un éclat au bras, et expédié en Amérique, pour sa convalescence, et pour la publicité du corps d'ambulance américain qui avait bien besoin d'argent.

Lassé de meetings, de discours et de réceptions, peiné parfois de ne pas trouver, chez certains garçons de son âge, une ardeur qui correspondait à la sienne, Hasey exige d'être renvoyé par Clipper en Europe.

Il arrive à Lisbonne au commencement de la débacle française. Rejetant tout conseil de prudence, il se précipite, bien entendu, vers la France, pour lutter, pour servir, pour sauver. Il secourt des amis, rend un service considérable à ses anciens patrons. Il entend, à la T.S.F., de Gaulle exhorter les Français à continuer le combat, et, sur le champ, l'élit pour son chef.

Il repasse les frontières espagnole et portugaise, arrive à Lisbonne, vieux Reître de 22 ans, barbu, endurci, invaincu, décidé.

Emprisonné au Portugal, sans nourriture pendant trois jours, puis relâché sans argent, il va voir le représentant d'une compagnie américaine de navigation et lui déclare qu'il veut se rendre en Angleterre pour se battre. Hasey n'a pas encore compris pourquoi M. Dawson le reçoit chez lui comme son fils et l'aide de tous ses moyens. "Il voyait tant de monde, écrit-il, pourquoi sa sympathie s'est-elle arrêtée sur moi?" En effet! pourquoi?

A Londres, le directeur de "Cartier", le reçoit en enfant prodigue, et le fait dîner avec le général de Gaulle.

"Comment est-ce que je m'engage chez les Français libres?" demande Hasey, après le départ du général.

Conseillé par ses amis, soucieux de ne pas contrevenir aux lois des Etats-Unis encore neutres Hasey s'engage, dans la Légion Etrangère, comme officier non combattant d'une section de transport sanitaire. Quelques jours plus tard terminant un portrait de

de Gaulle, il peut écrire: "C'est l'homme en qui, Nous, de la Légion Etrangère Française Libre, avons placé notre confiance pour qu'il nous mène en terre promise."

Le 22 août 1940, sous le commandement du lieutenant-colonel Amilakvari, la Légion s'embarque, escortée par la marine britannique. Destination inconnue.

Hasey se trouve sur le bateau même du général de Gaulle. Il le voit sur le pont, soucieux, confiant avec ses officiers, sa haute silhouette se dessinant à la coupée. Au large de Dakar, le général donne ses derniers ordres aux parlementaires qui vont aller, sous drapeau blanc, sommer des Français de se remettre à la France. Thierry d'Argenlieu, Gotscho, Perrin, Descort-Foch, descendent dans une embarcation. Ils s'éloignent, mais les batteries côtières tirent sur eux. Argenlieu et Perrin reviennent gravement blessés. "Ahl! ce ne sont pas des Français, pensent Hasey, qui tirent sur des parlementaires couverts par le drapeau blanc". Hélas!

Malgré les appels radiophoniques de de Gaulle, le gouverneur de Vichy, Boissieu, décide de résister. Des bateaux de guerre Vichyssois, qui ont passé Gibraltar dans des circonstances incompréhensibles, viennent renforcer la colonie. Les convois font demi-tour. Les légionnaires, l'arme prête, à leur position de débarquement depuis le matin, se rongent de désespoir. L'honneur de la Légion est en jeu. Elle a pour principe de ne jamais reculer et les légionnaires ont pour credo les principes de la Légion.

Hasey dans cet état d'esprit trouve les règles de conduite qui sont les siennes depuis août 1939. Bientôt il demandera à passer dans l'infanterie légionnaire active. Par un vote unanime des officiers de son régiment il y sera incorporé comme sous-lieutenant.

En garnison à Douala, Cameroun, la légion participe à la formation de l'armée française libre, à l'organisation militaire de l'Afrique Equatoriale Française, et à la construction des bases nécessaires à des opérations ultérieures. Hasey, aux heures de loisir, s'entraîne aux fatigues du climat tropical en chassant l'éléphant.

Départ. Sur la route de Libye, escale en Afrique du sud où les légionnaires et les Australiens s'assurent d'une estime mutuelle autour de boissons alcoolisées. A Port-Soudan, Egypte, Hasey mangera du sable pour la première fois et le lendemain un train déposé, en plein désert, 5.000 légionnaires aux yeux rouges et à la gorge sèche en quête de l'armée italienne.

L'enfant gâté de Brigewater (Massachusetts) est maintenant à la tête de 40 des plus rudes soldats du monde, vieux loups de bataille, impitoyables à la faiblesse, et capables, pour un chef qu'ils aiment, d'attentions délicates de nourrice.

Marches, contre-marches, exercices, entraînement, combat. La section et le chef de section se rôdent l'un à l'autre. Hasey, en bon soldat, emprunte son "Leica" à un officier italien, pour la durée des hostilités. Nous lui devons d'intéressantes photographies.

On ramassait, dit le lieutenant, les Italiens comme des piquettes, 11.000 prisonniers à Marsava. Hasey décrit la campagne comme un match de football, et avec des précisions de joueur d'échec. Pour apprécier le danger il faut lire ses citations, que l'éditeur a placées à la fin du volume:

"... dans la bataille, son capitaine et son lieutenant ayant été blessés, il demeure le seul officier valide. Son absolue indifférence du danger inspira et galvanisa ses hommes".

Mais plus que de la citation officielle dont il ne parle pas, Hasey s'inquiétait de l'opinion de ses légionnaires. Jusqu'à Massava, ils avaient eu leur route. Un lieutenant leur avait été choisi par les officiers de l'unité. On ne leur avait rien demandé à eux, dont la vie dépendait des aptitudes inconnues de cet inconnu aux pieds tendres. La bataille engagée, le point B, première étape, passé, la section arrivant en vue d'Engliahat, la position à prendre, était rassurée, elle avait à l'épreuve jugé, son chef.

La côte de Libye assurée, la Légion traversa le canal de Suez pour aller protéger les revers des Alliés en rendant la Syrie à la France libre.

Le 10 juin, un mardi matin, les Légionnaires passeront la frontière Syrienne à Dera, pour s'élancer aussitôt sur Damas but de la campagne.

Brûlant sous le soleil, bombardés du ciel, sans armes anti-aériennes, marchant au but certain, suivant leur règle immuable sans s'arrêter, même pour ramasser leurs blessés, repoussant les tanks des défenseurs, crissant de sable, ni lavés ni rasés, avançant reculant pour se reformer, avançant encore, les Légionnaires marchaient sans répit. Le 13ème jour, ils étaient à 10 milles de Damas. Le 15ème jour, à 8 milles de la cité, rampant à demi-enterrée dans le sable, la Légion progressait encore. Elle devait prendre la ville, mais Hasey, fouetté par une volée de mitrailleuse, la bouche emportée, le cou percé, la main trouée, s'était retiré selon le règlement vers le poste de commandement de la Compagnie, pour reporter, par écrit, et soutenant d'une main sa mâchoire qui tombait:

"Homme sans officier, à l'avant".

"Mes jours de combat, dans cette partie du monde, étaient terminés, écrira-t-il."

Compagnon de l'Ordre de la Libération, ami John Hasey, espérons avec l'une de vos citations que: "La France pourra dire, un jour, qu'elle n'a pas oublié son fils d'adoption".

Brévités bibliographiques

Paul Bulliard. Chacun sa Croix (Edit. de l'auteur, Sanatorium des Instituteurs à Sainte-Feyre, Creuse). — L'auteur nous adresse ce recueil de vers "de la ville Europe enflammée où l'on porte ce jour: Chacun sa Croix pour que demain naisse le monde nouveau où l'on porte Chacun sa Joie." Cette plaquette de poésie harmonieuse et de pensée audacieuse est une source jaillissante d'une sensibilité toute pure, toute neuve. Elle fait preuve d'un art trempé de souffrance, de pitié et d'espoir. C'est une longue plainte entrecoupée de sourires tristes. Ce livre, préfacé d'André Dez, a gagné le Prix Age Nouveau de l'Académie Mallarmé.

Marcel Maistro. Le Rayon Lointain (Editions LaFayette). recueil de vers libres contient des Manchester, N.H.). — Ce recueil de vers libres contient des vers d'une sincérité émue et d'une inspiration délicate. Tout y est musical, nuances, fraîcheur, douceur.

Ces vers d'une sensibilité assez rare chez un jeune homme témoignent d'un coeur tendre et d'une âme fervente.

Revue de Littérature comparée (Editions Priory Press à Cardiff en Grande-Bretagne). — La publication de cette savante revue, fondée à Paris en 1921 par Fernand Baldensperger, ancien professeur à la Sorbonne, et Paul Hazard, professeur au Collège de France, et suspendue lors de la débâcle française, a été reprise en Angleterre par le groupe qui dirige les Comparative Literature Studies sous le patronage de plusieurs savants français réfugiés en Angleterre, Mm. Rudler, Saurat, Cassin, Egglis et d'autres encore. Le directeur de ce successeur "allié" de la Revue de Littérature comparée est le Professeur Marcel Chicoteau (Walden Lodge, 68, Wood Lane, Highgate, Londres N.6.).

Maximilien RUDWIN

Saint-Denis

"La Citadelle du Silence"

Le public aura l'occasion de voir dès samedi au Saint-Denis la si jolie Annabella dans "La Citadelle du Silence". Il convient d'expliquer ce titre assez mystérieux.

Située dans une ville de la Pologne alors sous la domination russe, ce film retrace un épisode de la révolution polonaise. Nouvelle Jeanne d'Arc, Annabella a écouté l'appel du sacrifice et symbolise la jeunesse ardente et pleine de foi, toujours prête à lutter pour défendre la liberté.

Le scénariste pour créer son héroïne s'est inspiré d'un personnage qui a réellement existé: la courageuse jeune fille, Plattier, héroïne de la révolution aux environs de 1860.

L'action ne se passe pas toute en Pologne mais aussi à Paris et à l'ambassade de Russie au moment du 14 juillet. Il y a donc quelques scènes bien parisiennes: bals de quartiers, retraites aux flambeaux et surtout une reconstitution de la Place du Tertre de l'époque avec tout son pittoresque.

L'atmosphère générale du film est d'une grande intensité dramatique: complots, attentats politiques, etc.

La citadelle, véritable forteresse a été reconstituée avec le maximum de grandeur et ici la mise en scène n'a jamais fourni un pareil et aussi sculptural effort.

Annabella est entourée de Pierre Renoit, Bernard Lancret, Alcover, Pierre Larquey, Pauline Carton, Marguerite Pierry et autres.

Annabella joue ici l'un des rôles de sa carrière et elle met tout son art dans cette réalisation. Le second film à l'affiche de ce spectacle sera "Ma soeur de lait" mettant en vedette le comédien Lucien Baroux, Henri Gaiat et la pétillante comédienne Meg Lemonnier. Il est assez difficile de raconter une histoire comme celle-ci tellement les mots drôles et les situations comiques y abondent. C'est l'image qui est tout; c'est de l'ensemble du film qu'on tire son plaisir et l'on peut être sûr que Garat, Baroux et Mlle Lemonnier se dépensent sans compter.

Loew's

"Mrs. Miniver"

en 2e semaine

Le film "Mrs. Miniver", l'un des films les plus intensément humains que l'on ait encore faits sur les hostilités actuelles demeurera à l'affiche du Loew's pour une deuxième semaine.

Greer Garson, dans le rôle de "Mrs. Miniver", la femme dont le mari a participé à l'évacuation de Dunkerque et dont le fils combat dans la R.A.F., est admirable. Walter Pidgeon fait un "Mr. Miniver" qui la seconde merveilleusement. Teresa Wright, May Whitty, Reginald Owen, Henry Travers, Henry Wilcoxon, Richard Ney et plusieurs autres complètent la distribution qui est partout excellente.

Le film est plein de belles images. La dernière est d'un symbolisme bien vivant: dans le ciel qu'encadre le trou d'un toit crevé passent des escadrilles de la R.A.F., qui descendent sous le soleil des "V" éclatants de victoire.

(Communiqué.)

Palace

"They All Kissed The Bride"

"They All Kissed The Bride" sera à l'affiche du ciné Palace dès vendredi. On nous dit que c'est une des meilleures comédies offertes par les studios de Hollywood depuis le commencement de l'année. Joan Crawford et Melvyn Douglas sont les deux protagonistes de cette pellicule.

La distribution de "They All Kissed The Bride" compte aussi Roland Young, Billie Burke, Allen Jenkins, Helen Parrish, Andrew Tombes, Roger Clark, Nydia Westman et Mary Treen.

Le directeur de "They All Kissed The Bride" est Alexander Hall à qui on doit déjà des films sensationnels tels que "Here Comes Mr. Jordan", "This Thing Called Love", "The Doctor Takes a Wife".

(Communiqué.)



M. ALBERT DUQUESNE qui tiendra le rôle d'Alexis dans "Un Homme et son Pêché", ce soir et demain soir à l'Aréna de St-Jérôme puis au St-Denis pour une semaine à compter du 5 septembre.

Entrez dans la bataille!
— Enrôlez-vous!

Le Vrai
Chez-Soi Service Irréprochable
HÔTEL ST. RÉGIS
322, RUE SHERBOOKE
R.A. 4135 TORONTO
en face de l'église du Sacré-Coeur, la seule des chaînes de langue française à Toronto

One of 10 best pictures of all time
GARSON PIDGEON
MRS. MINIVER
TERESA WRIGHT • MAY WHITTY
REGINALD OWEN • HENRY TRAVERS
RICHARD NEY • HENRY WILCOXON
HELD OVER
Loew's 2 WEEK

PAYNE GRABLE MATURE
FOOTLIGHT
SERENADE
JEWELL
Lapitol
A FIFTH

FOUNDA BARI AMECHE
The Magnificent DOPE
Doubtful picture?
A FIFTH
Company AIR CONDITIONED
PRINCESS

CRAWFORD DOUGLAS
THEY ALL KISSED THE BRIDE
JOAN CRAWFORD • MELVYN DOUGLAS
A FIFTH

Gin de KUYPER
Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN DE KUYPER & SON, Distillateurs, Port Huron, Michigan, Maison fondée en 1895
40 onces 26 onces 10 onces
\$3.90 \$2.70 \$1.15

"Un homme et son péché"

Les personnages que Claude-Henri Grignon peint d'une plume si limpide dans "Son homme et son péché" sont-ils exagérés? L'avarice d'un Séraphin Poudrier est-elle hors de proportion avec les faits? La bonté de Donald, son esprit de sacrifice, sa soumission dépassent-ils l'intelligence humaine?

Ce sont là des questions intéressantes que les adeptes de l'œuvre radiophonique auront l'occasion de se poser à nouveau lorsque "Un homme et son péché" sera présenté en grand gala les 22 et 23 août prochain à l'Aréna de Saint-Jérôme et par la suite au Saint-Denis, pour une semaine à compter du 5 septembre.

C'est alors qu'ils trouveront réponses à ces questions pulvé dans la pièce qu'il a tiré de son œuvre radiophonique, Grignon fait le point au cours de sept tableaux habilement agencés. En effet les personnages prennent corps à la scène et on pourra les observer tout à son aise.

Séraphin Poudrier, Alexis, Donald, le docteur Cyrien, Pitt Caribou et une dizaine d'autres personnages si vivants et si caractéristiques vont vivre devant nous une autre des belles histoires des pays d'en haut. Ils la vivront avec une puissance dramatique extraordinaire car Grignon a mis tout son talent à agiter les ficelles d'une intrigue bourrée de surprises et de coups de théâtre. Pas de mélodrame cependant mais une trame de vie aisée sur le vif et qui jamais ne perd d'intérêt tant le spectateur est prêt des personnages.

Répetons donc que la vente des billets pour la semaine de spectacle au Saint-Denis s'ouvrira samedi prochain au théâtre même. Par ailleurs le public ne doit pas oublier les deux galas des 22 et 23 août qui se donneront à l'Aréna de Saint-Jérôme.

ST-DENIS

Annabella LA CITADELLE DU SILENCE

HENRI GARAT LUCIEN BAROUX Ha soeur de lait

POUR vos AMIS et pour VOUS Le Médailleur en Miniature

avec une chaîne MARIE
avec nom, initiales, (ou nom du régiment) ou No de licence de votre voiture etc., d'un côté et à l'impression tout texte ou PHOTO au dos.
PRIX 49c PLUS TAXE
en timbres ou mandat — communiquez aussi les textes désirés.
M. P. Co.
3061 Ste-Famille,
Dépt. 51
MONTREAL

Manoir PINOTEAU

Venez jouir de votre longue vacance d'été au Manoir Pinoteau. Il n'est qu'à 24 heures de Montréal, par train, et les taxes y sont modérées. Pas besoin d'auto, une fois là! Toutes les distractions les plus agréables vous y attendent.
Ecrivez pour demander le livret et les taxes: MANOIR PINOTEAU
MONT TREMBLANT, P.Q.

Sur le front industriel

"La victoire exigera dans les deux pays une production maximum de guerre dans le plus bref délai possible; la rapidité et le

volume de la production plutôt que son coût doivent être les préoccupations premières. La production de guerre totale des deux pays exige l'emploi maximum des travailleurs, des matières premières

et des moyens de production que possèdent les deux pays." — Recommandations du Comité mixte de la production de guerre du Canada et des E.-Unis, Washington, 5 décembre 1941.

PAW

